

Le carnet de l'aspirant

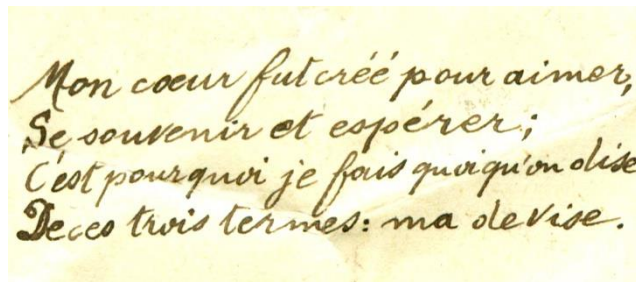
Mathieu Rambaud

de Sury-le-Comtal

mort pour la France le 4 juin 1918

Présentation de Maurice Damon

Notes de Marie Grange et Joseph Barou



Mon coeur fut créé pour aimer,
Se souvenir et espérer;
C'est pourquoi je fais quoiqu'on dise
De ces trois termes: ma devise.

Billet de la main de Mathieu Rambaud
glissé entre les pages de son carnet (5 cm x 2,5 cm)

A tous les morts, de toutes les guerres,
de quelque nation et de quelque religion qu'ils soient.
Ils ont tous droit à notre respect.
Leur sacrifice même non exprimé de vive voix
possède le sens aigu de l'humanité la plus profonde.

(Marie Grange)

Mathieu Rambaud

(19 mai 1896 - 4 juin 1918)

Les soldats de 1914-1918 ont beaucoup écrit, en particulier des lettres à leurs familles. Leurs courriers sont destinés d'abord à l'intimité d'une relation personnelle. Beaucoup de ces lettres de soldats, tellement émouvantes, sont parvenues jusqu'à nous¹ et les greniers recèlent encore de ces documents précieux pour l'histoire d'une guerre telle que vécue par ceux qui, en première ligne, en sont à la fois les acteurs, les témoins et les victimes.

D'autres soldats ont tenu leur journal. L'attitude est alors différente et les documents d'une autre nature. Ils ne sont adressés à personne en particulier. Leurs auteurs écrivent pour eux-mêmes, pour fixer leurs souvenirs et les retrouver après la guerre, s'ils survivent... Mais, conscients que la guerre les expose à un risque mortel, ils laissent aussi pour la postérité une trace de ce qu'ils ont vécu. Témoins conscients de ce qu'ils observent, ils se font chroniqueurs.

Mathieu Rambaud a ainsi, jour après jour, rempli un petit carnet, arrivé jusqu'à nous par sa nièce, Marie Grange, qui l'avait conservé et en a autorisé la publication. Puisque nous sommes la postérité, lisons-le, avec respect et attention.

C'est un petit carnet noir, écrit d'abord à l'encre, puis au crayon quand va manquer l'encre... Il couvre la période du 1^{er} janvier au 6 novembre 1916.

Chaque jour donne lieu à un texte court, d'une demi-ligne à une douzaine de lignes. Les phrases sont souvent rédigées comme pour un rapport ; ailleurs il fait voisiner les tournures fleuries avec les termes du jargon militaire ; le ton n'est pas sans humour. C'est le style d'un jeune bachelier, qui, fils de commerçants, a fréquenté les bons établissements, à l'école primaire dans son Sury natal, puis dans les pensionnats religieux de Saint-Just-sur-Loire et Saint-Etienne.

Que raconte Mathieu Rambaud dans son petit carnet de poche ? Que veut-il nous transmettre ? Les débats sur la guerre de 1914 sont encore vifs aujourd'hui, 90 ans après Verdun, Essayons de comprendre ce qu'a voulu laisser Mathieu Rambaud à travers sa chronique.

La préparation à la guerre au front

Nous n'avons pas affaire dans les deux premiers tiers du texte à des récits de guerre proprement dits, car Mathieu Rambaud, qui se trouve dans la région de Dunkerque, souvent visée cependant par l'aviation allemande, n'est pas encore sur le front ni ne participe à des combats.

Ce qui est raconté dans cette première période, c'est la vie dans les cantonnements successifs, à partir desquels les soldats se préparent à affronter l'ennemi. Le plus clair des propos est par conséquent consacré, jour après jour, à l'exposé des activités liées à la pratique de la discipline militaire et de ses consignes, à l'apprentissage des armes, à l'entraînement à la guerre... Les revues de cantonnement sont fréquentes : couvertures pliées et disposées sur les paillasses, fusils astiqués et placés au râtelier d'armes, cours balayées... Le tout ponctué de marches nombreuses dès le petit matin, de manœuvres et de déplacements d'un cantonnement à un autre. On s'adonne à de nombreux exercices de tir, d'escrime, on reçoit des instructions sur les armes, les

¹ Cf. "La Grande Guerre de Jean Fauchet. Lettres d'un poilu de Champdieu", *Cahier de Village de Forez*, 2006.

grenades, les masques, la préparation des tranchées, les conduites à tenir selon les circonstances... Comme pour rappeler, s'il en était besoin, dans quel but on se prépare : "Enfin petit à petit, nous arriverons à aller les voir les Boches. L'après-midi nous allons aux tranchées à Bergues pour nous entraîner à faire ce que nous devons faire au front bientôt".

Des spécialistes de la chose militaire sauraient discerner dans les termes de Mathieu Rambaud une progression dans les étapes de cet apprentissage auquel il se soumet volontiers : il se sait un bon élément, ne manque pas de noter qu'il est plusieurs fois félicité par ses supérieurs et qu'il sera proposé à l'avancement. On devine cependant, au fil du temps, l'agacement : "Pour la centième fois au moins on nous fait une théorie sur les masques protecteurs..." C'est que Mathieu s'impatiente : "Depuis 4 mois nous tournons autour de Bergues à ne rien faire ! On finit par s'y embêter".

Pourtant, la guerre est toute proche, bien réelle autour de Mathieu. Il use de tous les styles pour en décrire les signes.

- imagé : "Dans un coin un projecteur se cache sous sa gaine de toile cirée, il semble sommeiller et attendre" ;

- militaire : "A 22 h 15 violente canonnade antiaérienne vers Dunkerque ... Violentes explosions" ;

- humoristique : "C'est un avion Boche qui apporte des œufs de Pâques aux Dunkerquois" ;

- technique : "On fait des boyaux avec des treillis métalliques et de la terre tassée sous la direction du Génie... Nous sommes à la 3^e ligne de tranchées de la 2^e ligne de défense soit à 5 km des Boches ... Organisation et aménagements des tranchées conquises" ;

- réaliste : "Au-dehors la canonnade éclate et fait rage autant sur le front que sur nos têtes où les canons contre avions tirent sans discontinuer... Des éclats tombent tout près de moi, j'en ramasse un" ;

- laconique : "Aujourd'hui on enterre à Bergues 7 soldats victimes des Taubes dimanche passé".

À Verdun

"Quand sera-ce à notre tour d'aller au front ?" s'interroge Mathieu et ses camarades... Ils savent ce que veut dire "Verdun" : "sur les 250 hommes, raconte un aspirant qui a des nouvelles de son ancienne compagnie, il n'en reste que 12 dont 1 sergent et deux caporaux". La perspective du célèbre front n'en est pas moins attendue "avec plaisir", écrit Mathieu, "car notre inactivité prolongée commence à nous paraître humiliante", tant est grand pour les soldats leur désir d'être associés à la défense du territoire national.

Leur vœu sera exaucé... : "Nous apprenons avec enthousiasme que 300 de nous (donc 75 de la compagnie) vont partir en renfort au 2^e zouaves de marche à Verdun". Et c'est "pleins d'entrain" qu'ils vont prendre le train qui les débarque à 35 kilomètres de Verdun. Le spectacle qu'ils découvrent alors est celui de la guerre, tel que maintes fois décrit : "village en ruine... partout des traces de bombardements, des voies de chemin de fer déraillées... maisons éventrées, partout des vêtements, des meubles, de la vaisselle, des horloges qui traînent et que des sentinelles protègent contre le pillage..." Il n'empêche : le 9 juillet, "à Brabant chacun est joyeux de penser au départ de demain" pour un trajet qui les amènera à Verdun.

Même si les premières "marmites" allemandes qui tombent "à 100 mètres de nous" provoquent chez Mathieu "si peu d'impression", Verdun, où il arrive le 15 juillet, produit un autre effet

quand il voit et entend les tirs ininterrompus des canons : "C'est impressionnant !" Il poursuit : "En sortant du boyau, on charge à la baïonnette et nous gagnons plus de 500 m de terrain... le caporal de garde tué... Mon voisin est blessé à la cuisse. Merle est tué. Fraisse blessé ; nous sommes marmités..." Jacasse tué d'une balle dans le ventre. Marquet est tué d'une balle explosive qui lui traverse les deux tempes. 75 hommes sur 180 sont hors de combat à la 43^e compagnie. On le voit, le style ne laisse plus place à l'humour ni aux descriptions fleuries. Et les rares commentaires prennent la tournure de l'angoisse : "C'est une véritable folie... Cela dure une heure, il y a de quoi devenir fou".

Reçu une lettre de papa. Journée superbe". Et le lendemain après avoir été relevés, "nous sommes harassés par les privations mais joyeux".

Au plus fort du combat, le carnet sera muet pendant trois mois, pour reprendre le 30 octobre jusqu'au 6 novembre. "On est assez gais", confie Mathieu repartant pour Verdun, "plus démolé qu'au mois de juillet", avant de monter à nouveau en ligne : "Boue gluante... C'est terrible, dans les boyaux de l'eau jusqu'aux mollets. Terrain bouleversé cadavres français et boches". Mathieu note, sans commentaire, la reprise du fort de Vaux par les Français. Après plusieurs décomptes des morts sur le champ de bataille, les notes s'arrêtent, tragiques de sécheresse, le 6 novembre : "Rien de neuf. Le bataillon a avancé de 5 à 600 mètres. Pertes minimales. Le 4^e d'infanterie est fortement éprouvé".

Que sait-on, que peut-on comprendre de Mathieu Rambaud, de l'idée qu'il a de la guerre ? Comment peut-il tenir ?

La guerre et la patrie

Mathieu est, face à la question de la guerre, incontestablement un patriote sans faille. On le voit bien chaque fois qu'il dit l'envie qu'il éprouve d'aller au combat, l'enthousiasme qui l'emplit en allant à Verdun, l'humiliation qu'il ressentirait à rester à l'arrière. Le jeune homme - "pauvres 20 ans !" écrit-il - a d'ailleurs l'occasion d'exposer à deux reprises, de façon détournée mais claire à travers deux anecdotes, sa conviction de patriote. C'est ainsi qu'il relève, le 22 avril, qu'"un permissionnaire du front habillé en civil est arrêté pour avoir dit "au chiotte le drapeau" pendant que la clique sonnait aux champs". Son commentaire est alors bref et sans équivoque : "C'est bien fait". Plus tard, alors qu'on est en route vers Verdun, témoin de manifestations d'opposition, il note le 12 juillet, pour le réprocher : "Conversations de route bizarres. Chants antipatriotes de héros quelle drôlerie ?"

La guerre et la religion

Deux ans seulement avant qu'il n'écrive son carnet, Mathieu était encore élève du pensionnat Saint-Louis. Ce jeune catholique ne manque pas de mentionner qu'il assiste souvent à la messe, plusieurs fois avec d'autres camarades, se confesse à plusieurs reprises. Sur son carnet, il fait suivre la date du 21 avril de la mention, importante pour lui : Vendredi Saint. Le lendemain il se confessera, et le dimanche à 6 heures, jour de Pâques, il est à la messe, fait "une bonne communion", pensant, ajoute-t-il, à ses parents et amis, à ses camarades soldats, morts et vivants. Les rites accomplis, il éprouve comme de la sérénité : "C'est une belle journée de Pâques le temps est superbe". Cette remise en ordre spirituelle ne le distrait pas de son devoir patriotique et des nécessités de la guerre. Au contraire, elle le conforte dans son engagement. Après confession, "cela me fait du bien, je me sens plus léger, plus gai, plus courageux". Et plus loin : "Dorénavant je suis prêt à aller voir les Boches". L'étroite relation entre le devoir national et le devoir religieux s'affirme encore, et de façon collective cette fois, avec la consécration nationale de la France au Sacré-Cœur, lequel aura tant de place dans les rangs chrétiens des soldats de 14-18. Mathieu commence avec d'autres le soir du 27 juin un "Triduum de préparation", puis se fait "inscrire au 1^{er} degré de la Garde du Sacré-Cœur".

Notons au passage l'attention de Mathieu pour les tenants d'une autre religion, les soldats musulmans, qui "veulent faire leur Ramadan", et qu'il va voir, eux - est-ce reproche, approbation, ou étonnement ? - "invoquant Allah pour la fin de la guerre".

Sans doute le sentiment patriotique et la foi religieuse sont-ils pour beaucoup dans la conviction de Mathieu et son attitude de consentement à la guerre. La période qui précède sa participation directe au combat laisse voir d'autres explications.

La discipline

Mathieu Rambaud et ses camarades savent se conformer aux diverses conditions et à l'état d'esprit particulier qui les préparent à la guerre.

C'est d'abord l'acceptation des règles et de la discipline militaire et l'adhésion aux symboles qui leur sont attachés. On ne le voit jamais récriminer contre les marches harassantes, les exercices répétés, la promiscuité, les conditions de transport "dans des wagons à bestiaux non aménagés dont on s'accommode très bien". Il commente lui-même avec l'ironie de l'humour : "À la guerre comme à la guerre !" La crainte de la punition est également un moteur du respect de la discipline, il en fait lui-même l'expérience : au cours d'une marche, il perd sa tente. Il sait qu'"au régiment on ne badine pas avec la perte d'effets", et quand il la retrouve, c'est avec "bonheur". L'acceptation joyeuse de la discipline a ses compensations matérielles : repos "en récompense de notre belle tenue" ou après une manœuvre particulièrement pénible. Pour souder les troupes et leur donner du cœur à l'ouvrage, rien de mieux que de les faire chanter : marche des zouaves, chant du départ. "Et comme notre départ ne nous attriste guère, nous chantons à qui mieux mieux." Mathieu attend d'ailleurs que sa bonne conduite, sa bonne volonté et ses efforts lui procurent un bénéfice à titre personnel : il est fier de ses propres compétences et performances - "Je m'en tire brillamment" ; il ne doute pas que la satisfaction de ses chefs lui ouvre la voie de sa promotion dans l'accès aux grades militaires.

Les récompenses sont aussi, et surtout, symboliques. Mathieu rend compte avec satisfaction d'événements qui, s'il les rapporte, sont pour lui démonstratifs : les recrues les plus récentes sont félicitées et encouragées par le capitaine pour avoir "porté avec gaieté et discipline le joli nom de bleuets". Après l'"honneur" d'un défilé devant le roi et la reine des Belges, le général fait part à ses soldats de "l'excellente impression que nous leur avons faite. Leurs Majestés et lui-même nous félicitent". Mathieu ne manque pas de mentionner encore les cérémonies de remise de décorations à des militaires valeureux ou tués ou blessés à la guerre, comme autant d'occasions de célébrer collectivement comme une vertu l'acceptation du devoir militaire.

Les camarades

Le respect des mêmes règles, la soumission aux mêmes conditions de vie ont pour effet second de souder les groupes. C'est ce qu'on retient des nombreuses allusions de Mathieu aux manifestations de la camaraderie. "Tous sont mes camarades", écrit-il quand il salue un convoi de soldats qui va quitter la compagnie pour rejoindre le front. Pour évoquer les balades entre amis à la campagne ou à la plage, Mathieu se fait poète : "Le vent frais fait courir de petits frissons délicieux sur tout le corps". Il sait noter aussi que de telles sorties font oublier les "avions boches qui... passent au-dessus de nous en sifflant". Les séances de théâtre ou de musique, les parties improvisées de déguisements ou de chansons, les arrosages de galons resserrent également les liens entre les soldats ; Mathieu contribue personnellement, en jeune homme instruit, à favoriser l'ambiance en se chargeant de la bibliothèque et des instruments de musique. Tout près de Verdun qu'on s'apprête à rejoindre, on fait encore une partie de football et "la musique du 2^e donne un concert". Mathieu attache aussi beaucoup d'importance aux repas pris en commun, d'autant mieux appréciés lorsque l'ordinaire est amélioré par le contenu des colis que reçoivent les soldats de leurs familles : le colis, "demain je l'entamerai avec Robert Raymond Riche et Roch". Il faut dire que ce fils de charcutier est

particulièrement sensible à la question et ne manque pas d'évoquer et commenter les menus : "un vrai régal", "un bon petit repas", un "excellent souper"... En revanche, plus tard sous les balles, "commençons à souffrir de la faim et de la soif, 2 biscuits et une boîte de singe par jour". Ces petits plaisirs, quand il y en a, sont des compensations aux contraintes militaires du temps de guerre, d'autant qu'ils sont associés aux sorties en ville, où les soldats se lient d'amitié avec les commerçants de l'endroit, où ils ont leurs habitudes et se font adresser leurs colis. "Après la soupe avec Robert et Romier je vais dire adieu à Marthe au Four à Chaux. Revenons enchantés de nos adieux." Madame Coudeville, elle, "pleure de nous voir partir". Mathieu ne manque pas de relever encore les qualités de cœur chez ceux qui les hébergent lors de leurs déplacements ou dans leurs cantonnements. Autant qu'ils peuvent le faire, les soldats se créent ainsi un petit monde provisoire de relations sociales.

La famille et la guerre

Mais ce petit monde, s'il maintient un peu d'humanité, n'est que de substitution. Celui qui compte, c'est celui qu'on a quitté dans le pays de sa famille : le lien est maintenu solidement par les courriers, les colis, les permissions. "Robert, Richet, Rochet, Raymond" sont les amis du pays : après le repas, "on cause du pays en oubliant sa position et ses déboires. Avec les lettres qui viennent de là-bas ces réunions d'amis des mêmes localités sont d'agréables moments". Vingt fois au moins, il est question des courriers, que Mathieu attend avec impatience, et de ceux qu'il envoie en grand nombre. La façon dont il évoque le contenu des colis qui lui viennent de sa famille est émouvante, presque enfantine : "Il est en bon état sauf les trois œufs qui sont cassés" ... "Nous savourons du pain beurré trempé dans du café au lait et croquons des boules de chocolat de mon colis." C'est que la famille elle-même participe de loin et à sa manière, à la guerre, en entretenant, par diverses marques symboliques, le moral du soldat. La question des permissions, attendues, espérées, ajournées puis accordées, en apporte la meilleure illustration. "Quelle veine ! Je ferai de beaux rêves en pensant aux permissions." La permission est une sorte de promesse - pas toujours tenue... - de retour. En attendant le départ, Mathieu se prépare : il achète des cigarettes "pour quand j'irai en permission"; ses chaussures neuves de soldat feront bel effet "pour partir en permission". Il espère pouvoir faire une démonstration : "Peut-être serai-je caporal pour partir en permission." À Sury, c'est une sorte de héros qu'on accueille, qu'on vient rencontrer, et qui va visiter ses proches. La guerre l'a magnifié : "Tous s'accordent à me trouver grandi et mieux bâti en force". Il mérite les honneurs familiaux : "Ninette a fleuri ma photographie et ma chambre".

Le carnet est ensuite muet jusqu'au retour à Jaméricourt, où se trouve sa compagnie. Mathieu, en quelques mots, en aura cependant assez écrit pour qu'on comprenne bien que la célébration du fils, du frère, du filleul est la manière familiale de participer au combat national.

Mathieu Rambaud gravira les échelons et deviendra aspirant. Il mourra à 22 ans, tué à l'ennemi dans le secteur de Villers-Bretonneux.

Maurice Damon

La famille Rambaud

Afin de faciliter la lecture du carnet de Mathieu Rambaud, voici quelques détails concernant notre famille. Je suis la nièce de Mathieu Rambaud. Je l'ai connu à travers son carnet, des relevés techniques, des souvenirs nombreux entretenus avec ferveur par ses parents et ses deux sœurs aînées. Il était pour eux tellement prometteur, dynamique et à la fois chrétien et patriote. Sa mort fut si douloureusement ressentie qu'ils en portèrent ce deuil toute leur vie.

La famille Rambaud, originaire de Saint-Paul-de-Vézelin est venue s'installer à Feurs, puis à Sury-le-Comtal avec Pierre Rambaud qui épouse Etiennette Pugnet, du Montcel, à Saint-Thomas-la-Garde.

Pierre Rambaud et Etiennette achètent une maison à la porte du Cloître, à Sury où ils tiennent une charcuterie et un petit café-restaurant. Leur fils Jacques épouse Benoîte Merley, de Saint-Cyprien, en 1888. Jacques Rambaud succède à son père dans le métier de charcutier. Jacques et Benoîte ont quatre enfants : Marie, née en 1891, Antoinette née en 1893, Pierre décédé en bas âge et Mathieu né en 1896. Mais Jacques n'est pas en bonne santé. Il doit abandonner son commerce et louer ses locaux. En 1902, la famille Rambaud va tenir une épicerie tout près, dans la rue Claude-Menu, derrière le chevet de l'église. Jacques Rambaud a une jeune sœur, Antoinette, qui épouse Jacques Bergeron, un Stéphanois, lui aussi charcutier.

La guerre de 1914-1918 a cruellement décimé nos familles. Dans le petit cercle familial évoqué par les pages qui suivent il n'est resté que le gendre de Madame Bergeron : Adrien Michalon qui reviendra du front, et mon père André Gagnère, petit cousin de la famille Rambaud par sa mère.

Antoinette Rambaud, fille de Jacques et sœur de Mathieu, épouse André Gagnère en 1920. Antoinette et André ont trois filles : Edith, née en 1921 et mariée à Claude Bertholet de Sury-le-Comtal, Marie (moi-même) née en 1923, mariée à Paul Grange de Boisset-les-Montrond et Myriam née en 1930, actuellement supérieure générale des sœurs de Saint-Charles et sociétaire de la Diana.

Marie Grange

Le Carnet de 1916

1^{er} janvier 1916

C'est le 1^{er} de l'an. Pour la 1^{re} fois peut-être depuis ma naissance, je passe le 1^{er} janvier loin des miens. Et cette année est celle de mes 20 ans. Pauvres 20 ans.

2 janvier 1916

Dès notre lever, nous préparons la revue de cantonnement que le chef du bataillon doit passer cet après-midi. Les équipements, bien nettoyés, sont arrangés uniformément par tous. Les couvertures sont pliées et disposées sur les lits (paillasses). Les fusils sont astiqués et placés au râtelier d'armes. Et quand tout est fait, quand les cours sont balayées, nous sommes libres et pouvons disposer du reste du jour.

Comme l'heure de la messe approche, Robert, Raymond et moi allons à la messe et y chantons.

Nous employons l'après-midi à nous balader et à 16 h ½ nous nous rendons chez Carron et comme ce n'est pas encore l'heure d'y être nous nous embusquons dans la petite salle à côté. Blanche me remet mon colis qui vient d'arriver.

Nous soupçons dans la petite salle avec Plouchard. La soirée se passe gaiement en causant et chantant un peu.

Au cantonnement je défais mon colis. Il est en bon état sauf les trois œufs qui se sont cassés. Demain je l'entamerai avec Rob. Raym. Rich. et Roch.

3 janvier 1916

Je me lève avant le réveil car que je suis d'ordinaire. A 8 h je suis de retour et tandis que mes 2 hommes de corvée lavent et balaient vers les cuisines ou coupent le bois je me confectionne une sorte de petit coffre à la tête de mon lit pour y renfermer les victuailles de mon colis.

À la soupe je fais part de mon saucisson aux copains qui le trouvent très bon.

Le soir l'exercice n'est pas trop pénible ; il consiste à faire de la signalisation avec l'alphabet morse.

Je reçois une lettre de Jeanne qui va bien et qui me dit qu'elle attend François vers la fin du mois en permission de 6 jours.

4 janvier 1916

Lever à 4 h car on part en marche aux dunes. Le temps est assez beau et l'on pat avec entrain (sauf moi) qui suis atteint de coliques. En deux étapes on arrive à Malo-Terminus². Tandis que la compagnie manœuvre, je reste aux cuisines à cause de mes coliques.

² Malo-les-Bains : village du Nord, canton et arrondissement de Dunkerque, 1 662 h. en 1891.

Le retour s'effectue par Malo-les-Bains, Rosendael³ et Teteghem⁴. Nous suivons la plage (torpilleur en mer). Nous traversons tout Malo et Rosendael l'arme sur l'épaule et au pas cadencé soit 7 km. Aussi la fatigue me gêne pour bien regarder la ville ; la seule impression que j'ai bien ressentie c'est celle de la bizarrerie et de l'extrême variété de styles des maisons toutes de couleurs presque criardes. Toutes ces maisons bien que formant des rues s'appellent villas X., Y...

Il est 17 h quand nous arrivons à Hoymille⁵. Et, quand l'heure de l'appel sonné, je me mets au lit, c'est avec la ferme conviction que le sommeil ne tardera guère à me visiter.

5 janvier 1916

Nous avons repos ce matin pour nous rattraper des fatigues de la marche d'hier. J'entends par ce mot repos que nous n'allons pas à l'exercice car chez nous il y a toujours quelque chose à faire.

L'après-midi un peu d'escrime à la baïonnette et c'est tout comme exercice car le capitaine, satisfait de la façon dont nous avons manoeuvré hier et de notre belle tenue dans la traversée de Malo et Rosendael nous accorde repos.

On nous distribue des casques en tôle d'acier kaki portant sur le devant une petite plaquette également en acier portant en relief les lettres R. F. [*République Française*] à l'intérieur d'un croissant. En outre, on nous distribue aussi de gros sabots de bois avec des chaussons.



Carte de bonne année "patriotique"

³ Rosendael : ville du Nord, canton et arrondissement de Dunkerque, 7 432 h. en 1891.

⁴ Teteghem : village du Nord, canton et arrondissement de Dunkerque, 1 570 h. en 1891.

⁵ Hoymille : village du Nord, canton de Bergues et arrondissement de Dunkerque, 439 h. en 1891.

6 janvier 1916

Pas d'exercice pendant la matinée ; lavage du linge, couture, etc.

L'après-midi, petite marche vers Pont à Mouton. Nous traversons les tranchées de Warhem avec leurs réseaux de fils de fer ainsi que la batterie antiaérienne du Moulin Rouge avec ses 6 pièces de 75 mm montées sur des troncs d'arbres où elles pivotent librement son télémètre.

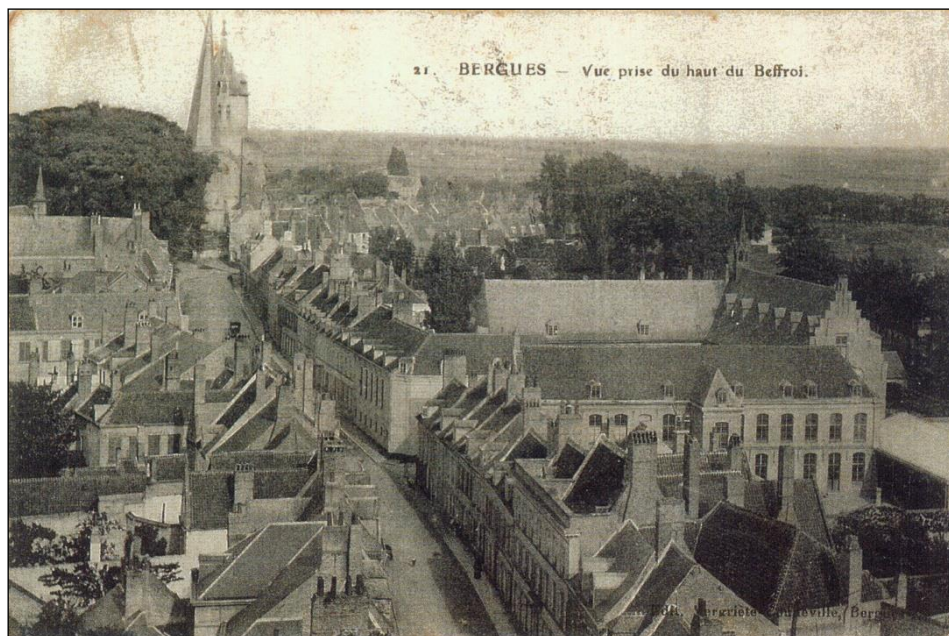
Sans oublier ses caisses d'obus à shrapnells⁶ et d'obus incendiaires qui ressemblent aux cellules d'un gâteau de miel. Dans un coin un projecteur se cache sous sa gaine de toile cirée ; il semble sommeiller et attendre.

7 janvier 1916

Encore pas d'exercice car la plupart d'entre nous vont assister à un service funèbre pour un zouave à Warhem⁷, et que les autres emplissent de paille leurs paillasses.

Après-midi il fait mauvais temps. L'aspirant est en train de faire une théorie sur les masques protecteurs quand on vient me chercher pour aller à la corvée d'eau potable à Bergues⁸. Chemin faisant nous croisons des "bleus" de la 17 qui vont rejoindre leur régiment. Trois d'entre eux vont aux zouaves mais au 4^e à Paris.

Il fait nuit quand nous reprenons le chemin d'Hoymille et je ne sais comment cela arriva : en tout cas, je perds ma toile de tente. Quand je m'en aperçois j'étais presque arrivé au cantonnement néanmoins je fis demi-tour sur le champ car au régiment on ne badine pas pour les pertes d'effets. J'eus le bonheur de la retrouver. C'est égal, j'ai passé ¼ d'heure peu gai !



Bergues

⁶ Shrapnell : obus portant une charge de balles, qu'il projette en explosant.

⁷ Warhem : ville du Nord, canton de Hondschoote et arrondissement de Dunkerque, 2 198 h. en 1891.

⁸ Bergues : ville du Nord, chef-lieu de canton de l'arrondissement de Dunkerque, 5 380 h. en 1891.

8 janvier 1916

Une petite marche sur la route de Belgique, qui nous mène à 4 km de la frontière, occupe la matinée. Tout le long de la route stationnent le 1^{er} et le 38^e d'artillerie. L'après-midi travaux de propreté.

9 janvier 1916

Préparation de la revue de cantonnement jusqu'à 9 h. A partir de ce moment nous sommes libres. Je vais à la messe.

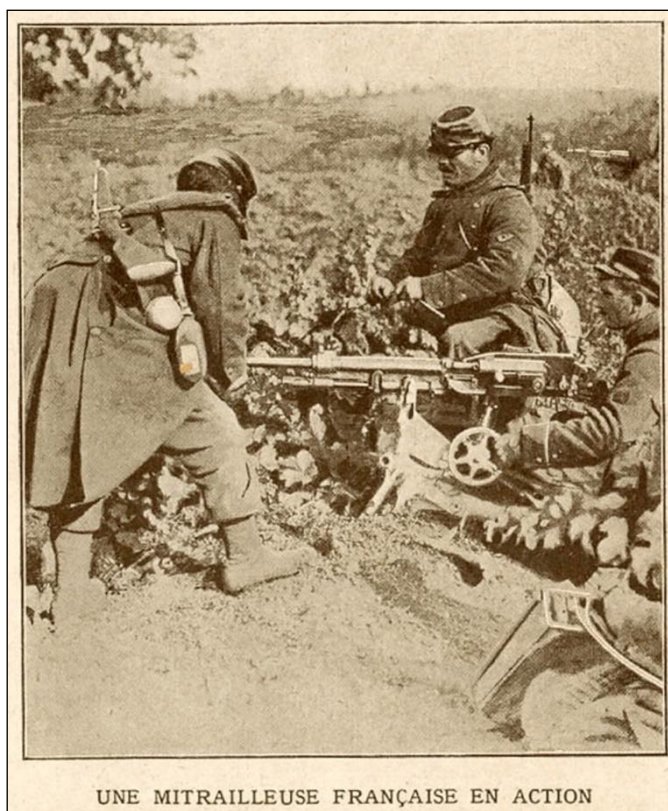
L'après-midi nous allons chez Carron jouer aux cartes. Par exception le rata de la section est ce soir un vrai régal : soupe julienne, frites et beefsteak.

10 janvier 1916

Tandis que les gradés reçoivent l'instruction, sur la mitrailleuse Saint-Etienne, les élèves caporaux font manœuvrer la section.

L'après-midi on fait un peu de tirailleur et des jeux. A 16 h, 3 camarades et moi allons faire nos sacs car nous devons prendre la garde ce soir. Après avoir mangé la soupe allons au poste de police qui est installé sur la route de Bergues à Hoyville.

Je suis de faction de 21 h à 3 h. Les projecteurs sont très actifs ; par instant ils sont 5 ou 6 qui se croisent en tous sens. J'oubliais que j'ai reçu ce soir un colis de friandises de chez moi et une carte de chez Antony⁹.



Le Miroir

⁹ La famille Antony voisine des Rambaud tenait un magasin d'articles de bazar, place du Cloître. (Marie Grange)

11 janvier 1916

La compagnie part en marche aux Dunes à 4 h. Je suis réveillé à 5 h par la sentinelle que je dois remplacer de 5 h à 7 h. Nous prenons un bon café au lait chez Carron et tandis que la compagnie bouffe des km nous savourons du pain beurré trempé dans du café au lait et croquons des boules de chocolat de mon colis. Nous essayons de pêcher dans le canal avec un filet de notre confection mais en vain. A 10 h ½, 2 hommes de garde vont chercher la soupe composée de frites et de boîtes de porc rôti. M^{me} Coudeville qui revient de Bergues nous fournit le dessert : des choux à la crème et du chocolat.

Toute la journée défilent de la cavalerie et de l'artillerie belges. Nous sommes relevés à 17 h . Je reçois une lettre de M. Henry¹⁰ et une autre de Bataillon¹¹.

12 janvier 1916

Il n'y pas d'exercice ce matin en raison de la marche d'hier. En conséquence on astique tout son fourbi.

Canonnade violente vers Rosendaël et Dunkerque ; le canon-revolver n'arrête pas. Ce doit être quelque avion boche qui vient faire un de ses coups.

Le soir nous allons à l'exercice. Deux hydravions viennent sur Dunkerque vers 23 h ; ils jettent 9 bombes.

13 janvier 1916

Toujours de l'escrime à la baïonnette et de l'école de section. Le soir, on nous fait un petit cours sur les mitrailleuses et les diverses grenades : à cuiller, à ailettes, quadrillées, Bezzozzi, etc. A 19 h ½ marche de nuit et exercice d'assaut dans les tranchées de Bergues jusqu'à 11 h.

Aussi nous dormirons de toutes nos forces pour rattraper le temps perdu.

[La bataille de Verdun débute le 21 janvier 1916 ; mais il n'y a aucune note de Mathieu Rambaud jusqu'au 1^{er} mars 1916]

1^{er} mars 1916

Le matin nous avons repos à cause d'hier.

L'après-midi nous allons vers la briqueterie de Teteghem où la 1^{re} section exécute un lancement de grenades et théorie pour les autres sections. Au retour de l'exercice je touche, en même temps que le prêt, du pain pour demain (le capitaine a acheté du pain sur le boni de la compagnie pour que ses petits zouaves : "n'aient pas à claquer du bec" car demain nous mangerons les vivres de réserve.

Comme je suis de jour à la compagnie je mène les punis au poste de police à Teteghem.

[Les notes reprennent ensuite le 15 mars]

¹⁰ Il s'agit de M. Henry Jordan de Sury qui est à l'époque propriétaire du château et maire de la commune. Il était très aimé des Suryquois. Jacques Rambaud, père de Mathieu, était son premier adjoint. (Marie Grange)

¹¹ Un camarade de la région. (Marie Grange)

15 mars 1916

Lever à 4 h car je suis de distribution. Vais à la cuisine et répartis les vivres pour le repas du matin ; ils consistent en viande rôtie, sardines, confiture, vin.

Je fais faire les ballots de sacs à couchage et de couvre-pieds. On forme les faisceaux dans la cour et on nettoie le cantonnement. A 7 h ½ on rassemble la compagnie et l'on part à 8 h. Nous traversons Bierne¹² et après quantité de contours nous atteignons Cappelle¹³ à 12 h. La pluie qui tombait depuis le matin cesse et le soleil perce les nuages.

Nous sommes logés 3 sections à la fois dans une importante ferme, chez Julien Janssen. Grande maison d'habitation avec salon, salle à manger, etc. richement meublés. La fermière et sa fille sont instruites, avenantes et causeuses. Les étables et écuries sont vieilles. Toute une aile est effondrée par suite de la chute d'un 380 en juin 1915. Ils ont encore 20 chevaux et 40 bêtes à cornes. Au début de la guerre ils avaient 120 bœufs à l'engrais. Toute le 2^e demi section a logée dans un petit grenier où nous sommes pas mal. On mange puis on s'installe, c'est vite fait car tout est fait : râtelier, planche à bagages. Le soir on continue à s'installer. Sommes près ligne Calais-Dunkerque et belle vue sur champs d'aviation anglais et français.

Le soir je ne sors pas.

16 mars 1916

Lever à 6 h ½. Toute la matinée se passe en installation et en nettoyages de toutes sortes.

L'après-midi nous allons exercice. Le capitaine nous prend à part - les gradés et fonctionnaires - pour nous faire un cours sur la carte d'état-major au 1/80 000 puis tracer chacun un petit croquis à échelle facultative.

A 4 h ½ vais aux mandats à Cappelle. Le soir [je] vais faire quelques emplettes en ville à Coudekerque-Branche¹⁴.

Aspirant Villars est de retour de permission d'Algérie. Je lui dis bonjour.

Je reçois enfin une lettre de chez moi, elle est de Papa¹⁵ et du 12. Ce n'est donc pas le courrier en retard depuis le départ du secteur mais le courrier du jour qui a été arrêté au Bourget avant qu'il aille au 68.

17 mars 1916

Aujourd'hui lever à 6 h ; il en sera de même chaque jour dorénavant car les jours grandissent.

Départ à l'exercice à 7 h. mais comme le peloton est de piquet on manœuvre autour du cantonnement ; on fait de la signalisation ; théorie sur les grenades.

L'après-midi départ à 13 h. L'exercice a lieu dans un immense pré tout proche du cantonnement où pendant 3 h nous faisons du tirailleur.

A 16 h le capitaine vient et rassemble les gradés et élèves caporaux pour nous faire une sorte de petite conférence sur le service en campagne.

¹² Bierne : village du Nord, canton de Bergues et arrondissement de Dunkerque, 601 h. en 1891.

¹³ Cappelle : village du Nord, canton et arrondissement de Dunkerque, 687 h. en 1891.

¹⁴ Coudekerque-Branche : ville du Nord, canton et arrondissement de Dunkerque, 3 537 h. en 1891.

¹⁵ Jacques Rambaud. (Marie Grange)

Je reçois une carte de Jeanne Hérault de Sathonay.

18 mars 1916

La matinée est employée à des théories sur l'installation des petits postes et lecture du *Code pénal*. Tandis que nous sommes occupés à ces théories le commandant Cornu arrive au cantonnement.

Le soir, lavage du linge, nettoyage du cantonnement.. A 15 h 30 revue par le capitaine sur le terrain avoisinant le cantonnement. Le capitaine me cause et veut me proposer comme caporal.

19 mars 1916

Lever comme d'habitude. On nettoie le cantonnement, mon escouade est de jour. L'aspirant m'appelle et me donne un superbe cigare rapporté par lui de sa permission d'Algérie. Il me dit qu'il a reçu des nouvelles de la 20^e (son ancienne compagnie) qui est devant Verdun. Sur 250 hommes il n'en reste que 12 dont 1 sergent et 2 caporaux ; pas d'autre gradé.

Après la soupe et le rapport : Raymond, Sotton, Romier, Rigaud et moi partons à Hoymille. Nous suivons la voie ferrée de Dunkerque à Bergues, traversons les tranchées de B. et arrivons à H. Il est 2 h, Sotton, Romier et Rigaud nous quittent et vont au "Point du Jour". Ils doivent revenir nous trouver vers 16 h 30. Chez Carron sont joyeusement surpris. Ils me remettent mon colis. Nous allons acheter des côtelettes de porc, avec des frites et une omelette de mes œufs nous faisons un excellent souper. Tout en mangeant nous causons. Les Hoymilliens nous attendent cette semaine.

A 17 h les copains arrivent. Nous bouffons le gâteau de chocolat arrosé de 2 litres de vin blanc. Nous revenons à Cappelle légèrement gais et fort contents de notre journée et comme on a 20 km dans les jambes et on dort comme des anges.

Il était 20 h environ et je commençais à sommeiller quand des explosions assez fortes vinrent nous éveiller ; presque en même temps la sirène d'alarme se faisait entendre. Chacun de se mettre aux deux petites fenêtres du cantonnement. Nous entendions les canons antiaériens tirant sur quelque avion invisible pour nous. Les projecteurs fouillaient le ciel. On se recoucha et à 10 h 30 l'alerte était terminée. Le lendemain à Saint-Pol¹⁶ quelques habitants nous montrèrent des fléchettes lancées par l'avion la veille.

20 mars 1916

Nous allons à l'exercice à Saint-Pol-sur-Mer à 4 km de Cappelle. Nous traversons Coudekerque-Branche et le faubourg sud de Dunkerque ; c'est une jolie promenade le long des quais du canal de Bourbourg.

Le soir nous faisons un exercice de sûreté en marche et en station vers Saint-Pol. Le caporal Jourda (ex-caporal fourrier) est affecté à la 8^e escouade en remplacement de Joucla qui passe à la 78^e compagnie.

J'oubliai de mentionner que pendant l'exercice de ce matin un avion était venu sur Dunkerque sans provoquer de dégâts.

21 mars 1916

Lever à 5 h. Départ à 6 h pour Dunkerque où nous allons au tir. Il pleut et nous nous défaisons nos sacs pour mettre les toiles de tente sur nos épaules. Il est 8 h quand nous sommes au champ de tir. J'achète 2 grosses limandes à des pêcheurs revenant du large. A 10 h le tir est terminé. La pluie qui

¹⁶ Saint-Pol-sur-Mer : ville du Nord, canton et arrondissement de Dunkerque, 6 312 h. en 1891.

avait cessé reprend comme nous arrivons à Dunkerque ville. A midi nous sommes au cantonnement où nous attend la soupe.

Le soir, en raison du mauvais temps et des 20 km que nous avons faits ce matin nous n'allons pas à l'exercice et nous astiquons tout notre fourbi. Les chefs de section passent une revue d'effets mauvais. L'aspirant m'en fait faire le compte rendu ; tandis que je suis occupé à ce travail il me demande mon appréciation sur le magnétisme et l'hypnotisme, leur influence sur le développement de la mémoire, de l'esprit et de la volonté. Il me montre les offres d'une société anglaise qui lui présente de quoi apprendre le magnétisme moyennant une forte réduction ; 30 F au lieu de 150 F pour lui envoyer un cristal de je ne sais quel radium hypnotique nécessaire à cette étude.; et il me demande s'il doit accepter. Je l'en dissuade de mon mieux car ce doit être quelque fumisterie de 1^{er} ordre.

22 mars 1916

Il pluvine quand nous nous levons et nous allons à l'exercice autour du cantonnement. En ma qualité d'élève caporal, je commande l'escrime à la baïonnette ; mais à 8 h on nous fait rentrer au cantonnement pour rendre nos chapes en peaux de mouton ; nous les rangeons par paquets de 10 et, en flemmards que nous sommes, nous mettons le plus de temps possible afin de retarder l'exercice et si possible le supprimer. Nous y réussissons assez bien puisque l'aspirant n'a que le temps de nommer les spécialités de chacun ; moi je suis à la fois observateur, signaleur, agent de liaison et mitrailleur.

Au rapport je suis désigné comme bibliothécaire de la compagnie avec l'aspirant Baudin.

L'après-midi pas d'exercice ; nous découvrons dans le cantonnement de la 2^e demi section au fond d'un coffre de vieux oripeaux dont Romier et Glaize s'affublent ; et ainsi déguisés font les pantins pour la plus grande joie de tous. Les copains m'obligent à chanter un petit morceau et je dois m'exécuter¹⁷.

On fait un peu de gymnastique et on discute avec l'aspirant pour une petite séance qu'on donnerait à la demi section dimanche si possible.

23 mars 1916

Départ au tir à 6 h ; traversons Saint-Pol. Comme il pleut, on fait demi-tour, gymnastique.

L'après- midi travaux de propreté et préparation de la revue de cantonnement que le capitaine doit passer à 4 h. Le caporal Jourda fait la pantomime. A 3 h ½ le capitaine nous dit de nous promener autour du cantonnement. Romier, Rigaud, Sotton et moi ramassons une salade de cresson et dents de lion que nous mangeons le soir en la mélangeant avec une boîte de porc rôti. C'est excellent. Nous sortons après la soupe et par un chemin détourné nous allons à Coudekerque au Four à Chaux. Nous arrivons derrière l'estaminet et nous préparons à y pénétrer quand nous voyons une dizaine de zouaves enjamber la fenêtre et la palissade ; nous nous éloignons rapidement car il doit y avoir quelques sous-officiers en tournée dans les environs et allons nous promener à l'intérieur de Coudekerque.

A notre retour nous apprenons que deux sergents étaient entrés au Four à Chaux et que les zouaves qui y étaient avaient fuis par la fenêtre (c'était ceux que nous avons vus). Rommier et le caporal

¹⁷ Mathieu aimait beaucoup chanter. Il cite souvent ce plaisir qu'il a de "fredonner", de participer à des concerts et à en organiser. Au pensionnat de Saint-Just-sur-Loire, à Saint-Louis à Saint-Etienne et même dans sa paroisse de Sury, il interprète *Minuit Chrétiens* à la messe de minuit. (Marie Grange)

Verdier se sont faits prendre par le sergent-major et l'adjudant comme ils traversaient le pont sur le canal.

24 mars 1916

Il a neigé cette nuit, les toits et le sol sont blancs. On fait de la gymnastique et de la signalisation dans une grange vide de la ferme. Je passe professeur de signalisation. Le soir les grenadiers seuls sont à l'exercice, les autres font encore de la signalisation. À 16 h le capitaine rassemble la compagnie. Il fait chanter la marche des zouaves à chaque section, puis rassemble les aspirants et les étudiants au centre du carré formé par la compagnie ; il nous fait chanter le "Chant du départ". Il nomme les spécialités. Me voyant dans 3 ou 4 et il me félicite devant tous en disant que je suis le meilleur soldat de la compagnie.

Le soir je reçois une lettre de Marie¹⁸. Je vais à Coudekerque avec Raymond et Robert. Nous mangeons un chou à la crème et une pâtisserie, j'en avais grande envie. Nous prenons un café dans un chic restaurant. Il y a longtemps que je n'avais bu un aussi bon café et qu'on avait mis le sucrier sur la table ; ailleurs on vous apporte le café sucré. Il y a un phare curieux dans la salle. Son tuyau a la forme d'une lyre. ;J'ai pensé que le propriétaire du café devait être musicien.

25 mars 1916

Nous nous levons de bonne heure, il faut faire nos sacs en tenue de campagne pour prendre la garde. À 7 h 20 après que M. l'adjudant de compagnie Maupied eut passé la revue, la garde se mit en route vers le poste de police de Cappel[le] où nous relevons la 79^e compagnie. Nous ne serons pas trop mal car le poste est assez confortable seulement le temps est sombre et je crains fort qu'il pleuve. Je vois Rouquette, Joucla, Serbinat qui sont embusqués au bataillon. Le sergent Roche indique les heures de faction de chacun. Je dois prendre la garde de 1 h à 2 h du matin et de piquet de 1 h à 6 h. Je me mets en quête d'encre pour écrire mais les épiceries aux environs du poste en sont démunies ; heureusement que j'ai l'idée d'en aller chercher à l'estaminet d'en face ; dès lors je puis écrire. A 11 h on apporte la soupe.

Il pleut, on nous fait des théories. Puis j'écris. Le sergent change mes heures de faction. Je suis de piquet de 20 h à 1 h et de faction de 24 h à 1 h. Je vais acheter du vin, du sucre, du pain, de la charcuterie pour le sergent. Aussi en causant et mangeant nous ne nous apercevons pas de notre besoin de sommeil et grâce au vin sucré le froid ne parvient pas à nous gagner. À 1 h on se couche sans autre incident.

26 mars 1916

À notre lever il pleut mais vers 7 h la pluie cesse ; si bien qu'à 8 h quand la 77^e compagnie vient nous relever il fait presque beau. Nous arrivons au cantonnement que le capitaine vient de visiter. J'achève de me déséquiper quand l'aspirant appelle les E.C. [*élèves caporaux*] pour leur faire réciter la théorie. Je m'en tire brillamment. Au rapport je suis nommé agent de liaison au capitaine en remplacement de Sotton. Après le dîner avec Robert et Raymond [je] vais à Coudekerque-Branche et nous nous installons dans un estaminet où nous faisons quelques bonnes parties de billard et où j'écris. En revenant à Cappel nous entrons dans une pâtisserie où nous croquons quelques gâteaux. Nous faisons quelques achats en cours de route et nous sommes de bonne heure au cantonnement.

¹⁸ Marie, sœur aînée de Mathieu. Née en 1891, après avoir fréquenté l'école des sœurs de Sury, elle entre à l'école normale d'instituteurs libres, rue Masséna, à Lyon. Elle enseigne à Bourg-en-Bresse. Pendant la guerre de 1939-1945, elle est adjointe à M. Desfonds, directeur de l'école privée de garçons de Sury-le-Comtal. Elle reste célibataire. (Marie Grange)

27 mars 1916

Le matin travaux de campagne avec les outils portatifs, lancement de grenades, exercices de spécialités. L'après-midi nous faisons un exercices de combat de la compagnie sous le feu de l'artillerie dans un terrain au nord-est de Saint-Pol. Au départ la section est arrière-garde de la compagnie. En arrivant sur le terrain je vais au capitaine comme agent de liaison. Je suis spécialement chargé d'écrire les notes du capitaine qui lui permettront de faire après l'exercice une critique de la manœuvre que l'on a d'exécutée.

28 mars 1916

Dès mon lever je vais au bureau car je suis de jour comme planton. J'allume le poêle et je balaie le bureau. Jusqu'à la soupe de 10 h je ne fais qu'une seule course et très courte. Je suis de planton au téléphone pendant que le fourrier et le chef mangent. Rouquette me téléphone du bataillon.

L'après-midi le chef, le capitaine Quesnard n'y sont pas ; je reste seul avec Viossa et je ne me fais pas de bile. J'étudie un bouquin sur les mitrailleuses et j'écris. Comme je vais manger la soupe, le capitaine me dit qu'il faudra que je couche, au bureau. Cela tombe bien, il ne fait pas chaud et au bureau, grâce au poêle, on y est très bien. Je communique à tous les chefs de section une note du capitaine relative à un échange d'effets trop usagés.

J'oublie que les autres de la compagnie vont aux douches à 13 h.

29 mars 1916

Le matin à 8 h $\frac{1}{4}$ revue d'effets par l'aspirant ; on prend le nom de ceux qui ont des effets à changer. Tandis que l'échange s'effectue les autres dont moi, faisons un peu d'exercice. Nous trouvons une nichée de 5 levreaux tout petits que nous mettons dans un coin du champ de manœuvres de peur de les écraser.

L'après-midi exercice d'installation de [?] sur le terrain de Saint-Pol. Suis toujours agent de liaison. Je marche avec la 3^e section.

Le soir je vais à Coudekerque mais ne peux entrer au Four à Chaux car la 77^e fait des patrouilles. Je trouve Raymond et Romier. Nous faisons demi-tour et à 9 h je suis de retour. On m'avertit que demain je dois être de la corvée de tir.

30 mars 1916

À 3 h $\frac{1}{4}$ réveil et départ au champ de tir de Dunkerque. Traversons Dunkerque et Saint-Pol endormis. Arrivée aux baraquements avoisinant la batterie de 280 et de 75 qui forme le côté gauche (sud) du champ de tir ; je suis nommé sentinelle et on me donne un petit fanion rouge. Avant de nous indiquer l'emplacement que les sentinelles doivent occuper le sergent de tir nous autorise à aller boire un café dans un estaminet tout proche ; cela nous réchauffe un peu car il ne fait pas chaud. Je suis placé en sentinelle derrière une batterie de 95 et de 220.

Le tir commence à 8 h. A 10 h on se rentourne [sic]. Rien à signaler pendant ma faction ; si ce n'est un avion boche qui réussit à lancer 2 bombes près de la jetée et s'enfuit poursuivi par un de nos avions de chasse. Sans pause nous rentrons à Cappelle ; 40 minutes ont suffi pour faire 8 km, on transpire.

A notre arrivée on nous annonce que demain matin nous retournons cantonner à Hoymille. A 2 h, pendant que les autres font les ballots, je vais au bataillon avec l'aspirant Baudin au sujet de la bibliothèque.

Après la soupe avec Robert et Romier je vais dire adieu à Marthe au Four à Chaux. Revenons enchantés de nos adieux.

31 mars 1916

Réveil à 2 h ½. Montons nos sacs et nettoyons les cantonnements avant de les quitter. A 5 h on se met en route. Rejoignons le bataillon au pont de Mille-Brugghe à 2 km de Bergues. Nous atteignons Hoyville pas trop fatigués. Nous sommes logés à nouveau chez Coudeville.

Mon escouade est logée là où était la demi section, encore n'y sommes nous que 8 ; l'espace ne nous manque donc pas. Notre installation est rapide car rien n'a été dérangé depuis que nous l'avons quitté. Je vais dire bonjour à M. et M^{me} Coudeville.

L'après-midi on nettoie son linge et on se nettoie soi-même. L'aspirant passe une petite revue de cantonnement afin de prévoir un compte rendu de l'installation.

Au rapport Sotton et Richet ont été nommés 1^{re} classe et le soir après la soupe ils arrosent leur galon au "Point du jour".

1^{er} avril 1916

Dès le matin je vais au bureau comme agent de liaison de jour. Je vais à Warhem chercher une feuille de prêt pour le chef.

Le soir je vais communiquer le rapport du capitaine aux chefs de section et c'est à peu près le seul travail que je fais. Après 5 h j'écris et j'allume le poêle.

Les bouquins de la bibliothèque de la 80^e sont arrivés. Sauf 2 ou 3 il n'y a rien de rare. Je les prends en note. Je bouquine quelques *Illustrations* ou *Miroir*.



"Je bouquine quelques *Illustrations* ou *Miroir*"

Dimanche 2 avril 1916

A 8 h : revue de cantonnement par l'aspirant. Puis nous partons à la messe avec Raymond. Je vais voir chez Carron. À la messe nous chantons avec Fort et Gallien. Nous allons manger la soupe puis c'est le rapport. Je vais au bureau où je trouve Baudin ; avec lui nous allons à Warhem où je trouve Verdelet commissaire de la 79^e qui nous donne quelques adresses de libraires qui gratis nous enverront des bouquins pour la bibliothèque.

A 4 h je suis de retour à Hoymille. Au cantonnement on me dit que Raymond, Romier et Robert sont partis à Coudekerque voir Marthe. Il est trop tard pour que j'y aille.

Richet et Sotton arrosent leurs galons de 1^{er} jus ; je prends part à l'arrosage comme légumes.

Nous allons chez Carron écrire et boire. A 22 h 15 violente canonnade anti-aérienne vers Dunkerque. On tire des obus incendiaires qui décrivent un cercle de feu. Violentes explosions.

3 avril 1916

Allons à l'exercice dans le pré derrière le bureau. On fait de l'école de section commandée par les caporaux et comme dernière pause le sergent Dupuy nous fait une théorie sur les devoirs du soldat au combat.

L'après-midi retour sur le même terrain que le matin. Tandis que les autres font de la signalisation ou de l'école du soldat, nous, les élèves caporaux, étudions la théorie et nous exerçons entre nous à faire de l'instruction individuelle et comme dernière pause une bonne partie de barres.

Le soir j'écris à des libraires pour la bibliothèque.

La canonnade d'hier soir était dirigée contre un zeppelin qui a lancé 8 bombes qui ont tué 4 personnes et blessé 11.

Aujourd'hui à 10 h du soir un 2^e zeppelin est signalé se dirigeant sur Dunkerque mais il a dû faire demi-tour.

4 avril 1916

À 8 h revue de tenue de drap pour vérifier s'ils sont bons. À 8 h $\frac{3}{4}$ elle est terminée et nous faisons de la signalisation et de l'école de section. Comme il manque des sergents et des caporaux, je suis chef de la 2^e demi section.

L'après-midi, douches à Warhem à 13 h $\frac{1}{2}$. Au retour travaux de couture et de lavage.

Après la soupe j'écris toujours à des éditeurs. Cet après-midi un *Taube* vient sur Dunkerque.

Nous apprenons qu'au 95^e d'infanterie qui nous a remplacés à Cappelle, on a désigné 300 jeunes de la 16 pour changer de secteur et partir pour ... ; qui sait ! Et alors ce serait tant mieux. Quand sera-ce notre tour ? Depuis 4 mois nous tournons autour de Bergues à ne rien faire ! on finit par s'y embêter.

Vers 8 h du soir, projecteurs très actifs vers Dunkerque. C'était un zeppelin qui s'y dirigeait. Il a fait demi-tour.

5 avril 1916

Au lever je vais au bureau après avoir bu mon quart de café au lait (car voici 4 jours que nous sommes au café au lait). J'allume le poêle, pendant que le capitaine n'est pas au bureau je lis les journaux ou les *Illustrations*.

L'après-midi je n'ai pas plus de travail que le matin et j'en profite pour écrire, pendant que le chef nettoie son sabre, que le fourrier et le cycliste se chicanent.

On nous apporte le n° 1 du "Le zouzou" qui n'est autre que "la chéchia" changée de nom (il existait un petit journal de poilus de zouaves qui s'appelait *La chéchia* ; ce qui a forcé notre rédacteur à changer de nom de son journal).

Aujourd'hui le ciel est couvert de nuages toute la journée et il souffle un vent du nord qui n'est pas du tout chaud.



Carte postale célébrant les zouaves

6 avril 1916

Lever à 4 h ½ car le rassemblement pour le départ de la marche a lieu à 5 h ¼. Comme il ne fait pas très chaud, elle se passe très bien. Nous passons par Socx¹⁹ devant notre ancien cantonnement, par Crochte²⁰ et le Nieppe²¹. Au retour nous traversons Bergues et nous arrivons à bon port et pas trop fatigué. Le sous-lieutenant Angéli nous dit que prochainement nous serons versés au 3^e de marche.

Au rapport on m'inscrit comme élève aspirant. L'après-midi je lave ma toile de tente et mon sac. J'astique mes cuirs car l'aspirant doit passer la revue à 4 h. Mais il ne la passe pas ; c'est le sergent

¹⁹ Socx : village du Nord, canton de Bergues, arrondissement de Dunkerque, 750 h. en 1891.

²⁰ Crochte : village du Nord, canton de Bergues, arrondissement de Dunkerque, 637 h. en 1891.

²¹ Nieppe : ville du Nord, canton de Bailleul, arrondissement de Hazebrouck, 5 253 h. en 1891.

qui le fait à sa place. A l'appel du soir le sergent de jour me prévient que le capitaine verra les élèves aspirants demain à 7 h.

7 avril 1916

Avec la ponctualité militaire qui me caractérise je suis au bureau à 7 h moins quelques... avec Roux²², Robert et les autres. Pendant que le capitaine est absent nous feuilletons les *Illustrations* de la bibliothèque.

A 8 h ½ le capitaine arrive et tour à tour nous passons devant lui. Il ne maintient sur la liste que Roux, Éloi et moi et encore nous dit-il : "Il est possible que vous ne soyez pas maintenus par la division car il n'en faut que 10 par division". Enfin espérons !

Au rapport on nous lit une circulaire du Général Ély d'Oissel qui nous met à la disposition des généraux du secteur pour creuser et réparer les tranchées de 2^e, 3^e et 4^e de ligne. Enfin, petit à petit, nous arriverons à aller voir les Boches.

L'après-midi nous allons aux tranchées à Bergues pour nous entraîner à faire ce que nous devons faire au front bientôt.

[petit billet manuscrit collé à la page du 7 avril]

7 avril 1916

Le G.Q.G invite le Commandant du 36^e C. A. [corps d'armée] à employer le 30^e bataillon du 3^e zouave et le 9^e bataillon du 95^e d'Infanterie (classe 16) aux travaux exécutés sur les 2^e et 3^e positions en veillant toutefois à réduire le plus possible les déplacements et en évitant de nuire en rien à la rapidité d'envoi des renforts prélevés sur ces unités. Leur coopération à ces travaux, tout en assurant l'achèvement plus rapide des positions précitées, doit permettre en même temps aux jeunes soldats de compléter leurs connaissances pratiques et de prendre progressivement contact avec le front.

8 avril 1916

Le matin nous allons à l'exercices derrière le bureau et nous faisons de l'exercice de spécialités. Au rapport on nous lit une note du général commandant la R.F.D au capitaine Morbieu, chef de bataillon intérimaire pendant la permission du commandant Cornu par laquelle nous devons quitter Hoymille avant 10 h le 10 avril 1916 pour aller nous installer à Petite-Synthe²³. L'après-midi je garnis l'intérieur de mon sac ; je fais un paquet des effets que je mettrai au ballot de pailles et un autre pour envoyer chez moi. A 17 h je suis caporal de jour et je vais chercher les punis. Je me rends ensuite

²² Romain Roux est lui aussi dans un régiment de zouaves. Né à Mornand, il s'établit après la guerre à la ferme des Vorzes à Magneux-Haute-Rive. Il épouse Marguerite Combasson. Une de leurs filles, Monique épouse Etienne Fontimpe également de Magneux. Leur fils aîné, François Fontimpe épouse en 1973 l'aînée de nos filles : Marie-Edith Grange.

Romain Roux était un ami très proche de Mathieu avec les mêmes convictions religieuses et le même sens de la famille. Lors du décès de son camarade il écrit des lettres émouvantes aux parents de Mathieu. (Marie Grange)

²³ Petite-Synthe : ville du Nord, canton et arrondissement de Dunkerque, 2 918 h. en 1891.

chez Carron où je fais mon colis pour envoyer chez moi. Je suis avec Raymond, Robert, Richet, Sotton et Rigaud et comme notre départ ne nous attriste guère nous chantons à qui mieux mieux.

Le chef me fait appeler pour savoir si je suis de Suzy ou de Sury ; car le caporal fourrier prétend que c'est Suzy et le sergent-major Vergès dit que c'est Sury. Il a connu Fournel à Casablanca. Ce renseignement leur est nécessaire pour la rédaction de l'état signalétique des proposés élèves aspirants.

9 avril 1916

Vais au bureau. Je suis de jour comme agent de liaison. Je porte un message téléphoné au capitaine qui est chez Coudeville. A mon départ M^{me} me donne 4 croquettes de chocolat et 2 œufs. Rouquette me téléphone confidentiellement une note du capitaine de Morbieu au général commandant la R.F.D où il lui dit que suivant ses ordres il allait tenir prêts 249 hommes, 4 officiers et 3 chevaux. Tant mieux, ai-je dit à Rouquette, ce ne serait pas trop tôt qu'on démarre.

L'après-midi je retourne au bureau. Jusqu'à 17 h; tout va bien et même jusqu'à 18 h car de 5 à 6 je vais [chez] Carron préparer un colis que je veux faire partir chez moi.

De 18 à 21 h je ne décesse pas de porter des ordres d'un côté ou de l'autre.

[petit billet manuscrit collé à la page du 9 avril]

9 avril 1916

Au nom du Chef de bataillon absent le capitaine commandant provisoirement le 20^e bataillon adresse aux zouaves de la classe 16 à l'occasion de leur entrée dans leur 2^e année de service l'expression de ses vœux à leur endroit et celle des espoirs que tous nous plaçons en eux. Ils ont porté avec gaieté et discipline le joli nom de bleuets. Cette dénomination est désormais pour de plus jeunes.

Quand le moment sera venu, les zouaves de la classe 16 sauront montrer que la question du poil au menton n'a rien à voir dans l'affaire.

10 avril 1916

Dès 4 h ½ nous sommes debout car il faut que les ballots de couvertures et sacs de couchage soient chargés dans les voitures à 5 h ½. Quand le travail est fait comme nous avons jusqu'à 10 h avant le départ on se débarbouille, on forme les faisceaux dehors et on nettoie les cantonnements. A 9 h on mange la soupe. Raymond et moi nous allons faire nos adieux chez Coudeville. M^{me} Coudeville pleure de nous voir partir. A 10 h la compagnie est rassemblée au point du rassemblement du bataillon et à 10 h ½ nous avons quitté Hoymille pour longtemps comme tout le donne à supposer. J'en garderai un agréable souvenir.

Nous suivons comme itinéraire Hoymille, Bergues, Grand-Mille, Brugges, Spycker²⁴, Armbouts-Cappelle et nous arrivons à Mardick²⁵. Le cantonnement de la 80^e compagnie est proche de celui

²⁴ Spycker : village du Nord, canton de Bourbourg, arrondissement de Dunkerque, 670 h. en 1891.

²⁵ Mardyck : village du Nord, canton et arrondissement de Dunkerque, 420 h. en 1891.

de la 79^e. Mais ils sont à 6 km de ceux des 77^e et 78^e compagnies qui sont à Petite-Synthe où est le bureau du bataillon. Notre compagnie est cantonnée par peloton. Il est 16 h.

Comme je suis de garde, je mange la soupe avec les 14 autres en sont. Et après les 24 km que nous avons faits pour arriver jusqu'ici il faut en faire encore 6 pour aller prendre la garde. Nous traversons Grande-Synthe pour arriver à Petite-Synthe (qui est 2 fois plus importante que Grande-Synthe²⁶) où nous nous installons. Le poste de police du bataillon est une mesure où est remis le corbillard de la ville ; à côté est la morgue. C'est gai ! Heureusement que mon caractère ne me prédispose pas aux idées noires aussi sans la moindre crainte je m'installe avec le sergent Roche dans le corbillard même et, la fatigue aidant, je m'endors aussitôt.

11 avril 1916

L'homme de piquet me réveille à 1 h car je suis de garde de 1 h à 2 h. Cela me fait bien un peu grogner car après une journée pénible comme celle que nous venons de passer, on aspire plutôt à dormir qu'à prendre 1 h de faction. Durant ma garde je dois user de toute ma volonté pour ne pas dormir. A 2 h je réveille Raymond qui doit me remplacer et je me recouche dans le corbillard où le sommeil ne tarde guère à me visiter.

A 6 h ½ on se lève et on arrange l'intérieur du poste de police. Nous buvons le jus à 7 h et comme il est glacé pour venir du cantonnement, nous allons prendre un bon café au lait à l'épicerie en face du poste. Nous apprenons que la 77^e compagnie part demain pour Nieupoort²⁷ où la 78^e ira la relever 10 jours après. Les veinards !

Rien d'extraordinaire pendant le reste de la journée. La 78^e qui nous relève ne le fait qu'à 18 h ½ au lieu de 18 h. Il est près de 8 h quand nous arrivons au cantonnement où les camarades nous ont tout préparé. Je ne traîne guère pour me coucher car il me tarde de prendre 10 h de vrai repos.

12 avril 1916

C'est frais et dispos que je m'éveille ce matin ; les reins aussi souples que les bras et les jambes ; prêt à recommencer les 2 journées précédentes. Nous n'allons pas à l'exercice la matinée parce qu'il y a revue et échange d'effets ; et l'après-midi, à cause de la pluie. L'aspirant et le sergent nous font des théories pour employer le temps.

Comme nous sommes éloignés des estaminets, je ne sors pas ; j'écris et je me couche de bonne heure.

13 avril 1916

Le matin on se lève à 5 h ; la compagnie va en marche d'entraînement. Elle se met en route à 6 h ; moi je reste car je suis de jour comme agent de liaison. Cela me rattrape du dimanche passé où j'ai passé toute la journée au bureau pendant que les autres se baladaient.

La compagnie est de retour à 10 h ½. Je vais manger rapidement et reviens au bureau. Le capitaine me dit qu'il est probable que je ne serais pas inscrit à la division comme élève aspirant "car 10 ça ne fait pas beaucoup et que les *filis à papa* passent avant nous. Ça ne fait rien, ajoute-t-il, en me mettant un paquet de cigarettes dans la main, quand nous serons aux tranchées, ce ne sera pas aspirant mais sous-lieutenant que je vous ferai nommer, ne craignez rien".

²⁶ Grande-Synthe : village du Nord, canton et arrondissement de Dunkerque, 887 h. en 1891, aujourd'hui dans l'agglomération de Dunkerque.

²⁷ Ville de Belgique, sur l'Yser, à 3 km de la mer du Nord.

14 avril 1916

Départ pour le tir à 5 h ½ malgré la pluie qui tombe fine et glaciale. Nous faisons halte à Petite-Synthe, le chef de bataillon nous fait retourner au cantonnement et comme s'il n'attendait que ça le temps redevient beau.

L'après-midi nous allons aux dunes près de Mardyck où nous faisons quelques déploiements en tirailleurs et à 4 h nous sommes de retour au cantonnement.

15 avril 1916

Exercices de spécialités autour des cantonnements jusqu'à 9 h. L'aspirant fait appeler Robert et moi vers la fin de l'exercice et il nous fait faire un petit travail pour une conférence qu'il doit faire aux officiers. Le sujet en est : "Organisation et aménagements des tranchées conquises".

Après le rapport Robert et moi allons continuer notre petit travail.

Le sergent est de retour de permission de Bergerac.

Pour nous récompenser l'aspirant nous paie une rasade de rhum avant que nous allions nous coucher.

16 avril 1916

Après avoir rangé notre fourbi pour la revue de cantonnement Robert et moi retournons vers l'aspirant pour continuer sa conférence ; il nous interrompt vers 9 h ½ pour nous faire dessiner et écrire un menu pour un dîner que la popote des sous-officiers offre au sous-lieutenant Caddes. C'est moi qui compose les motifs du dessin, Robert les exécute. En quelques coups de plume nous faisons quelque chose de présentable.

Raymond débute comme cuisinier et en cet honneur il me fait passer un excellent beefsteak auquel il joint un peu de chaque plat du dîner des sous-officiers auquel je goûte donc avant eux.

A midi nous allons à Coudekerque avec Robert car Richet trouve que c'est trop loin. Il a vraiment tort parce qu'il fait beau. Nous revenons par Petite-Synthe, je rentre à la pâtisserie en face du bureau du bataillon et je l'avertis que je fais adresser chez elle le colis que j'ai chez Carron. Elle accepte avec plaisir.

En arrivant au cantonnement on m'avertit qu'il faut que je sois demain à 9 h au bureau du commandant pour les propositions d'élève aspirant.

17 avril 1916

Je me prépare pour aller au bataillon et à 7 h ½ je me mets en route vers Petite-Synthe avec Peronnet, Grangé et Roux Eloi. Nous arrivons au bureau du bataillon ½ h à l'avance. Nous en profitons pour casser la croûte. A 9 h le commandant nous interroge et se déclare satisfait de nos réponses et il ne regrette qu'une chose : de ne pouvoir nous proposer tous (il n'en faut que 2 pour le 20^e bataillon, dit-il). A 11 h nous sommes à Mardyck.

L'après-midi on fait de l'école du soldat et de l'escrime à la baïonnette sur la route qui passe devant le cantonnement. Dès le début de l'exercice les gradés nous quittent pour aller à l'instruction de la mitrailleuse et l'aspirant ne désigne comme chef de section et me charge de diriger l'exercice. Cet après-midi-là la 2^e section n'a pas transpiré. Ce soir j'apprends que Peronnet et Roux Eloi sont désignés, comme proposés élèves aspirants à la division.

18 avril 1916

Le matin, comme il pleut, on reste au cantonnement. Afin de nous préparer au travail que sous peu nous allons exécuter en 2^e ligne vers Nieuport l'aspirant nous fait une théorie sur les tranchées et leur réfection ; puis il nous fait exécuter un dessin représentant une tranchée vue de coupe avec les dimensions de chacune de ses parties.

L'après-midi nous faisons un peu d'exercice pendant les intervalles de beau temps qui sont rares et durent guère suffisamment pour qu'en essayant de sauter un petit canal un de mes camarades tombe à l'eau. Il est trempé jusqu'à la ceinture ; et comme il ne faisait pas bien chaud l'aspirant le renvoya immédiatement pour qu'il se couche et fasse sécher ses vêtements.

19 avril 1916

Je vais au bureau pour remplacer Roux Éloi qui m'a remplacé lundi ; mais le chef me dit qu'il faut que j'aille à l'exercice afin que le véritable ordre de tour soit rétabli. En hâte, je retourne vite au cantonnement et je fais si bien que suis prêt quand les autres [sic]. L'exercice n'est pas trop pénible. Il consiste à un engagement entre le 1^{er} et le 2^e peloton au nord-ouest de Mardyck. À 11 h nous sommes de retour.

L'après-midi nous allons aux douches à Petite-Synthe.

À notre retour au cantonnement le bureau de la compagnie nous apprend que nous partons demain matin pour Petite-Synthe ; nous logerons à l'emplacement de la 77^e compagnie.

Je remplis mon sac et j'arrange tout mon matériel pour être plus vite prêt demain.

20 avril 1916

On se lève matin car il faut déménager. Nous montons un sac formidable car nous y plaçons : les 2 couvertures, le sac de couchage et la toile de tente. À 6 h nous nous acheminons vers Petite-Synthe. Mon escouade est logée seule dans un petit local situé au bord de la route de Dunkerque où tout est prêt : râtelier d'armes, planches à paquetages, table, etc. Nous déposons nos sacs et nos équipements. Avec la toile de tente en bandoulière nous retournons à Mardyck, chercher nos paillasses et tout ce qui reste car le bataillon n'a pas de voiture à mettre à notre disposition.

Nous mangeons à Mardyck ; puis, comme le propriétaire du cantonnement veut bien nous prêter chevaux et voitures, nous chargeons tout le matériel et retournons tranquillement à Petite-Synthe où nous n'avons qu'à décharger les voitures au fur et à mesure de leur arrivée.

Il n'est pas 14 h que déjà nous sommes installés comme si nous avions toujours logé ici.

21 avril 1916 : Vendredi Saint

Je vais au bureau et le trajet n'est pas long puisqu'il est en face de notre cantonnement. Le chef n'est pas encore levé et il se fait porter malade. Quand il revient à 10 h il nous apprend qu'il va être évacué demain à cause de son urticaire. Il regrette beaucoup de partir.

L'après-midi est un peu plus occupée que la matinée car j'ai 2 ou 3 ordres à porter.

Aujourd'hui nous faisons maigre à moitié : le matin du poisson ; le soir de la viande. C'est la guerre et je suis bien sûr que mon confesseur ne me disputera pas trop demain quand j'irai me confesser pour faire mes Pâques.

22 avril 1916

Il devait y avoir marche ce matin mais à cause de la pluie nous restons au cantonnement où l'on nous fait des théories.

Les tirailleurs et zouaves du 4^e mixte vont à Dunkerque, drapeau en tête car le général Joffre y est. Au retour de ce régiment, un permissionnaire du front habillé en civil est arrêté pour avoir dit : "Au chiotte le drapeau !" pendant que la clique sonnait "aux champs". C'est bien fait. L'après-midi nous avons quartier libre pour remplir nos devoirs religieux. Avec Robert, Sotton, etc., je vais me confesser à 3 h ½ . Cela me fait du bien, je sors plus léger, plus gai, plus courageux. Je me couche de bonne heure.

23 avril 1916 : Pâques

A 5 h je suis debout car la messe est à 6 h. Je fais une bonne communion et je n'oublie [pas] mes parents et mes amis, tant ceux de l'intérieur que ceux du front ; tant ceux qui sont morts que ceux qui vivent encore. Dorénavant je suis près à aller voir les Boches.

C'est une belle journée de Pâques. Le temps est superbe.

J'écris de nombreuses cartes et lettres car le temps ne me manque pas.

L'après-midi je fais une petite promenade sentimentale du côté de Saint-Pol.

24 avril 1916

Un peu d'escrime à la baïonnette par moi commandé et une théorie sur les mitrailleuses allemandes, Hotchkiss et Saint-Étienne occupent la matinée de 6 h à 10 h. Un avion boche qui vient sur Dunkerque est canonné et pris en chasse.

L'après-midi repos. Je bouquine *Madame André* de Jean Richepin et je fais quelques parties de dominos avec le sergent Roche.

De bonne heure je me couche car demain il faudra se lever à 4 h pour aller au tir.

25 avril 1916

À 2 h ½ nous sommes réveillés par des explosions très proches. C'est un avion boche qui apporte des œufs de Pâques aux Dunkerquois. Il est vraiment importun de venir interrompre notre sommeil déjà si court. Je réussis cependant à sommeiller jusqu'à 4 h, heure à laquelle je me lève bien que ne devant pas aller au tir. Le sergent Bressand, que je trouve au bureau qui revient de permission, se trouvait à Dunkerque au moment du bombardement ; il a compté 21 bombes incendiaires.

L'après-midi je fais un peu de bécane sur celle du cycliste ; il y avait bien 4 mois que je n'y étais s monté ; mais ça ne fait rien, ça marchait tout de même.

A 5 h je vais au vaguemestre où l'on me remet 2 colis de livres pour la bibliothèque : un qui vient de chez Hachette, l'autre de chez Perrin ; ils valent bien 20 francs chacun. Je ne manquerai pas de les remercier du généreux accueil qu'ils ont fait à mes demandes.

En revenant la pâtissière me remet mon colis. Il est en bon état.

Ce soir violente canonnade sur le front.

26 avril 1916

Pour la 100^e fois au moins on nous fait une théorie sur les masques protecteurs avant d'aller faire de l'école de section, dans les dunes à l'ouest de Saint-Pol.

L'après-midi le sous-lieutenant Caddeo nous emmène creuser une tranchée dans un terrain vague au nord-est de Mardyck. Comme il s'occupe à faire galoper le cheval du capitaine à travers les dunes, le cheval s'abat et lui, passant au-dessus la tête de sa monture, ramasse "une pelle" soignée ; il se relève d'ailleurs sans aucun mal ; un léger étourdissement ; quant au cheval il est indemne comme son cavalier.

Après la soupe, nous confectionnons une omelette avec les oeufs ; Robert, Richet, Rochet, Raymond et moi ; aussi nous faisons un bon petit souper avec les gâteaux comme dessert. C'est un bon moment où l'on cause du pays en oubliant sa position et ses déboires. Avec les lettres qui viennent de là-bas ces réunions d'amis des mêmes localités sont d'agréables moments.

27 avril 1916

À 4 h, avions sur Dunkerque. A 5 h on part en marche. Nous suivons l'itinéraire : port de Petite-Synthe, canal de Bourbourg, Cappelle, Dunkerque, Saint-Pol ; dans cette dernière localité nous esquissons une petite manœuvre ; après quoi nous rentrons entièrement mouillés par la transpiration mais contents, car ce soir au moins il y aura repos.

L'après-midi je bouquine avec ardeur pendant que les autres lavent.

28 avril 1916

Avions sur Dunkerque.

Il y a tir et nous partons pour Dunkerque de bon matin. Tandis que la 77^e compagnie tire, nous manœuvrons sur la plage où, pendant les pauses, nous pouvons regarder l'escadre anglaise louvoyant au large. Je tire et je mets 6 balles sur 8 dans la cible. À la fin du tir nous allons ramasser les balles sur la butte du tir. On en trouve encore beaucoup.

L'après-midi je lave mon bourgeron. Le caporal fourrier Quennard passe la revue des effets chauds qui vont être repris.

Le soir on nous annonce que les permissions pour la classe 16 [seront] à raison de 10 % de l'effectif pour chaque départ. Le 1^{er} départ aura lieu demain à 13 h. On commence par les plus bas matricules. Je pense être du 3^e ou 4^e convoi. Enfin ce n'est pas trop tôt et pourvu qu'elles ne soient pas supprimées !

29 avril 1916

Avions sur Dunkerque. Je vais au bureau. Les autres se préparent pour la prise d'armes qui doit avoir lieu à 9 h ½ pour la remise de la médaille militaire et de la croix de guerre à un mutilé de Petite-Synthe.

Rien d'extraordinaire autant l'après-midi que pendant la matinée. On paie le prêt des 28 permissionnaires ; on leur distribue 2 jours de vivres pour la route. On rend les effets chauds et ce n'est pas trop tôt.

30 avril 1916

On prépare la revue de cantonnement qui est passée à 9 h. Au rapport on y apprend que le n° du secteur change à nouveau : 21 au lieu de 78.

À midi Raymond, Romier et moi partons prendre un bain de mer à Mardyck. Nous portons de quoi nous sécher et de quoi manger. Il fait beau et la mer est superbe ; de petites vagues à peine frangées d'écume ondulent seules la surface de l'eau. Il nous tarde de nous mettre à l'eau et nous le faisons dès que la chaleur nous a passé. L'eau n'est pas froide et nous y gambadons comme des naïades ; puis, quand nous sommes las d'avoir sauté et de nous être éclaboussés d'eau nous nous séchons au soleil en nous couchant sur le sable de l'immense plage.

Nous suivons des yeux les bateaux de pêche qui semblent se balancer à la cime des vagues, leurs voiles à peine gonflées par le vent tandis que des grands croiseurs aux couleurs anglaises ou des paquebots plus grands encore sillonnent la mer avec rapidité laissant derrière eux d'épais nuages de fumée noire. Tout près de nous un pêcheur, ses pantalons et ses manches retroussés, ramasse les poissons qu'en se retirant la marée laissa dans les filets semi-circulaires qu'il a placés.

Lundi 1^{er} mai 1916

Nous allons à l'exercice aux dunes de Saint-Pol ; comme nous y arrivons la sirène d'alarme de Dunkerque se fait entendre. C'est encore un avion boche qui tente d'arriver sur Dunkerque. Nous ne tardons pas à l'apercevoir juste au-dessus de nos têtes mais à une grande altitude. Aussitôt les canons spéciaux tonnent et le forcent à fuir sans qu'il ait pu lâcher ses bombes.

L'après-midi nous retournons à l'exercice sur le même terrain que le matin.

Le sergent-major me dit que je n'irai pas à l'exercice car je dois être de garde de matériel de la 79^e compagnie qui est à Coxyde. Cette tâche incombant aux agents de liaison j'appelle cela une "tâche", je devrais dire une "veine" car c'est un jour de repos.

Je touche le prêt de l'escouade à la place de caporal Jourda permissionnaire.

2 mai 1916

Les hommes de l'escouade qui font partie de la couvée de tir partent à 3 h ½. Mais je dors tranquillement jusqu'à 7 h. Je vais alors prendre possession de mon emploi qui n'est guère pénible aussi j'en profite pour lire et écrire.

Les cuisiniers me font un café au lait. L'aspirant me charge de l'aider à confectionner une sorte de crème au chocolat que nous réussissons assez bien.

L'après-midi il y a douches, je n'ai guère le temps d'y aller car il y a échange de livres entre les bibliothèques de la 80^e compagnie et de la 77^e compagnie.

3 mai 1916

Je vais au bureau où je suis assez occupé. Le cycliste agent de liaison entre la 80^e et la 79^e qui est à Coxyde²⁸ nous rapporte un bon cigare et nous dit que les Boches bombardent vers Nieuport ; les obus tombent à 100 m des cagnats où est casée la 79^e compagnie.

L'après-midi je vois le tour des permissionnaires ; je pense être [dans] les derniers du 3^e convoi. Si c'était possible ! Quelle veine ! Je ferai de beaux rêves en pensant aux permissions.

²⁸ Localité belge.

4 mai 1916

Encore des théories sur les mitrailleuses, décidément ce sont les armes de l'avenir car on y insiste plus que pour n'importe quelle autre chose. C'est d'ailleurs assez intéressant. Rien qu'à étudier la mitrailleuse boche on comprend jusqu'où est poussé le sens pratique chez eux. Rien d'autre d'intéressant aujourd'hui.

5 mai 1916

Le tir ne devant avoir lieu qu'à 11 h, nous allons d'abord à l'exercice jusqu'à 8 h ½ . Nous mangeons la soupe à 9 h et partons au tir à 10 h.

Il fait une chaleur étouffante sur ces routes poussiéreuses. Heureusement qu'arrivés au tir, l'air marin vient nous rafraîchir et sécher notre sueur.

Je tire à la mitrailleuse Hotchkiss.

Au rapport on nous dit qu'il partira un autre convoi de permissionnaires dans la nuit du 10 au 11 courant. Peyronet part pour Saint-Cyr le 15 courant. Peut-être serai-je caporal pour partir en permission ?

6 mai 1916

Garde du matériel de la 79^e. Deux caporaux et un sergent de cette compagnie arrivant de permission viennent prendre leur matériel pour aller rejoindre leur compagnie près de Nieuport. Les cuisiniers me paient un bon café au lait et des radis au beurre.

A 10 h les camarades reviennent de l'exercice pas trop fatigués.

Je fais un contrôle de toute la section. A 16 h le général commandant la R.F.D. passe une revue des cantonnements.

Violente canonnade.

7 mai 1916

A 8 h revue par l'aspirant. Je suis de jour au bureau que nous nettoyons de fond en comble. Rien de neuf toute la journée.

8 mai 1916

L'après-midi comme la matinée l'exercice a lieu dans les dunes de Saint-Pol ; il consiste en théories sur les mitrailleuses et en évolution de la section. Il souffle un vent du nord terriblement froid.

9 mai 1916

Notre sommeil est joliment écourté cette nuit ; on se lève à 2 h pour partir en marche. Nous allons jusqu'à Gravelines²⁹ pour reconnaître le terrain où auront lieu demain les manœuvres de division auxquelles le bataillon doit prendre part.

Nous sommes de retour à 11 h. L'après-midi nous avons repos pour nous préparer aux manœuvres de demain. Il pleut.

²⁹ Gravelines : ville du Nord, chef-lieu de canton, arrondissement de Dunkerque, 5 952 h. en 1891.

10 mai 1916

Nous nous levons à 4 h pour partir aux manœuvres ; mais à 5 h [un] contre-ordre arrive en même temps qu'un ordre de se préparer à partir pour la relève à Coxyde. Le matin et l'après-midi sont en conséquence employés à monter les sacs.

Le 2^e convoi de permissionnaires part ce soir à 21 h.

11 mai 1916

À 4 h ½ nous sommes debout afin que les cantonnements soient nettoyés lors du rassemblement de la compagnie à 6 h ½.

Nous partons prendre le train en gare de Dunkerque à 6 km de Petite-Synthe. A 9 h ½ l'embarquement est terminé mais le train ne part qu'à 11 h. Nous passons par passé, Malo terminus, Leffrinchouke³⁰, Ghyvelde³¹, Bray-Dunes³², Adinkerque-Panne³³ où nous descendons : il est 2 h ½. Il y a 8 km d'Adinkerque à Coxyde-village où nous allons. Nous sommes au camp Censier. Les baraquements sont propres ; on y est un peu serré, mais à la guerre comme à la guerre. Ces baraquements ont été construits pour les zouaves et chacun d'eux porte en souvenir le nom d'un gradé de zouaves tombé pour la patrie. Il y a une section par baraquement. Notre section est cantonnée dans la baraque : "lieutenant Leyrat du 2^e zouave". Dans tout le secteur les camps comme chaque baraquement porte le nom d'un brave tué dans la défense de ce même secteur.

Le camp du commandant Censier où nous sommes s'élève sur le versant nord-ouest d'une haute dune. Les baraquements sont peints de façon à les rendre invisibles aux avions ennemis fort nombreux. En avant des dunes, du côté de l'ouest, est un marais où l'on exécute des travaux dont j'ignore encore la cause.

12 mai 1916

Lever 4 h. À 4 h 50 la compagnie part au travail par pelotons. Le 1^{er} peloton va près du canal de [?] où on fait des boyaux avec des treillis métalliques et de la terre tassée sous la direction du génie. Nous sommes à la 3^e ligne de tranchées de la 2^e position de défense soit [à] 5 km des Boches. Le travail est peu pénible parce qu'on prend du repos quand on veut.

L'après-midi de nombreux avions nous survolent allant vers les premières lignes, plusieurs sont canonnées par les Boches mais n'y prêtent nulle d'attention. L'un d'eux m'émerveille par ses acrobaties. Tandis que les obus de shrapnells éclatent autour de lui, il fait looping sur looping sans compter une superbe descente en vrille.

Le soir Oastdunkerque-plage reçoit 3 obus.

Avec Sotton et un de mes amis de Saint-Just (Nurit) qui est aux crapouillots à Nieuport nous allons faire une petite promenade à Coxyde-plage. Il est dans la région depuis 6 mois et il nous donne de nombreux renseignements.

³⁰ Leffrinkoucke : village du Nord, canton et arrondissement de Dunkerque, 354 h. en 1891.

³¹ Ghyvelde : village du Nord, canton de Hondshoote, arrondissement de Dunkerque, 1 481 h. en 1891

³² Bray-Dunes : village du Nord, canton et arrondissement de Dunkerque, 1 337 h. en 1891.

³³ Village belge près de la mer du Nord.

13 mai 1916

Il pleut ce qui ne nous empêche pas d'aller au travail mais à 8 h nous sommes de retour car le général de division Rouqueyrol, commandant le groupement de Nieuport, doit nous passer en revue à 10 h, ce qui a lieu en dépit du mauvais temps.

L'après-midi nous retournons au chantier.

14 mai 1916

Comme nous avons journée entièrement libre aujourd'hui je me rattrape pour dormir et il n'est pas loin de 8 h quand je me lève. Le temps est froid mais il ne pleut pas ; c'est déjà quelque chose.

Je ne vais me promener qu'après le rapport ; je suis avec Richet, Robert et Rochet ; Raymond a mal au pied gauche et il ne peut pas se chausser. J'achète quelques cigarettes pour quand j'irai en permission.

15 mai 1916

Je ne me lève pas à 4 h comme les autres mais bien à 6 h car je suis de jour au bureau. C'est de la veine car il fait mauvais temps.

Je n'ai pas un seul ordre à porter de toute la journée ; je pourrai travailler demain car le repos ne m'aura pas manqué.

Je reçois une lettre de Papa qui est tout heureux de savoir que bientôt, peut-être, j'irai en permission. A 18 h deux coups de clairon prolongés du guetteur nous avertissent de ne pas sortir des baraquements. Et même d'y rentrer parce qu'un avion boche se dirige sur le camp. Nous ne tardons pas à l'apercevoir : il vole à quelque 800 m sans paraître prendre peur des coups de canons qui éclatent autour de lui. Mais le camp est construit de telle façon que le Fokker n'a pu l'apercevoir et il continue sa route sans lâcher de bombes, poursuivi par nos avions de chasse.

Après son départ je trouve 2 balles de shrapnell enfoncées à près de 20 cm dans le sable des dunes.

16 mai 1916

Je ne vais au chantier que le matin. Cette fois nous posons des réseaux de fil de fer en avant d'un dépôt de munitions (ce sont de grandes cagnats très solides où sont renfermées des munitions de toutes sortes depuis les cartouches Lebel jusqu'aux obus de 240 mm en passant par toutes les gammes d'obus y compris même les torpilles de 90 kg. Un petit chemin de fer assure la facilité et la rapidité du transport. Durant la matinée les avions semblent avoir pris à tâche de faire user des munitions aux canons adverses ; tantôt ce sont nos avions qui vont narguer les canonnières boches tantôt ce sont les Taubes et les Fokkers qui viennent agacer nos pointeurs ; aussi les canons ne cessent pas de tonner mais en vain.

L'après-midi je reste au cantonnement pour exercer un concert qui sera donné vendredi dans la soirée aux militaires de Coxyde³⁴ et auquel le général Rouqueyrol assistera.

Au retour de l'exercice les copains m'apprennent qu'un avion boche a été abattu ; ils l'ont vu tomber.

³⁴ Village belge.

17 mai 1916

Pas d'exercice toute la journée, toujours pour exercer le concert³⁵. La canonnade fait rage sur le front et les obus éclatent avec fracas vers Nieuport et Lombaertzyde.

18 mai 1916

Suis de jour au bureau mais n'y reste que durant la matinée car le soir nous allons exercer le concert au théâtre même où il sera donné. C'est un baraquement construit à cet usage sur la route de Nieuport ; il est vraiment fort bien aménagé avec de jolis décors. Ce sont les fusiliers-marins et le personnel des auto-canons qui en constituent les sociétaires habituels qui y jouent tous les soirs. Le régisseur de leur théâtre et leur pianiste, tous deux véritables artistes, viennent nous voir [nous] exercer et nous accompagne au piano. La séance marche bien.

J'achète des cigares pour emporter. Un avion boche nous survole mais il est tant bombardé qu'il ne peut lâcher ses bombes (plus de 100 obus sont tirés contre lui).

Le soir, à l'appel, on nous rassemble comme pour le rapport et on nous lit les communiqués officiels depuis le 13 mai ; mais des communiqués plus explicites que ceux de la presse ; avec des renseignements sur les troupes que le 86^e C.A. a en face de lui et qui sont fournis par des avions, des prisonniers ou des déserteurs.

19 mai 1916

Allons répéter une dernière fois le concert de ce soir et le préparer. Bien qu'il ne doive commencer qu'à 20 h la salle est pleine dès 7 h ½, tout des militaires : fusiliers, biffins, zouaves y sont mêlés. Les premiers bancs sont réservés aux officiers ; il n'en manque pas. Quand le rideau se lève le général n'est pas encore arrivé ; n'importe je fais le petit discours d'ouverture et la séance commence. Au 2^e morceau le général arrive avec un lieutenant-colonel. Chacun se lève et salue ; puis la séance se poursuit cependant qu'au dehors la canonnade éclate et fait rage autant sur le front que sur nos têtes où les canons contre avions tirent sans discontinuer et qu'une quinzaine de projecteurs fouillent le ciel. Et cela dure encore quand, à 1 h du matin, le concert se prend fin. Des éclats tombent tout près de moi et j'en ramasse un. Demain nous saurons ce qui est arrivé cette nuit.

Notre concert a bien réussi. Raymond part en permission demain.

20 mai 1916

Ce que c'est que des habitudes réglées ; bien que ne m'étant couché qu'à 1 h du matin je suis éveillé à 5 h et je me lève car il y a prise d'armes à 7 h pour la remise de décorations à des militaires du G.D.N. Outre notre compagnie y assistaient encore : un bataillon du 141^e de ligne avec sa musique et son drapeau, un peloton du 3^e hussards et deux autres compagnies de je ne sais quels autres régiments. Avant la remise des Légions d'honneur, médailles militaires et croix de guerre le Général Rouqueyrol qui doit le faire nous passe en revue tandis que 3 biplans belges virent à quelque 20 m sur nos têtes et prennent photos sur photos. À l'issue de la cérémonie le roi et la reine des Belges à cheval arrivent et nous avons l'honneur de défilier devant eux et le général. J'ai de drôles d'impressions lorsque je passe devant eux : *a king and a queen the first that I see*, que pensent-ils

³⁵ Mathieu s'intéresse beaucoup à la musique et au chant. Il possède un sens social très fort et organise volontiers des loisirs pour ses camarades : il s'efforce d'enrichir la bibliothèque, monte de petits spectacles...

eux-mêmes en voyant défiler sur leur propre territoire les soldats français qui les défendent. Le roi a fort belle allure sur son cheval noir à tête blanche. Il est en tenue de campagne kaki. La reine est en amazone noire et paraît petite près de son mari mais jolie et gracieuse. À la fin du défilé le Général les accompagne assez loin. Et à son retour, il nous fait part de l'excellente impression que nous leur avons produite sur leurs Majestés et nous adresse ses félicitations personnelles.

Le soir nous allons poser des fils de fer barbelés.

Toute la nuit nous avons volé et la marine tire ou lance des fusées éclairantes du côté de Dunkerque. Raymond part en permission.



21 mai 1916

Nous préparons notre retour pour Petite-Synthe ; au moment de partir à 1 h 30 nous apprenons que la 77^e qui devait venir nous remplacer ne vient pas. Il fait très chaud nous allons prendre le train et le sac est lourd. Des avions boches nous survolent mais n'ont guère le temps de nous bombarder poursuivis qu'ils sont par nos canons et avions. À Adinkerque nous embarquons dans des wagons à bestiaux non aménagés dont nous nous accommodons pourtant fort bien. À 19 h nous sommes à Dunkerque.

Sur notre trajet de la gare à Port de Petite-Synthe nous remarquons plusieurs maisons éventrées par les bombes : pas une vitre n'a résisté dans toute une rue ; la chaussée a même été défoncée par endroits. Nous sommes logés vers Port de Petite-Synthe au château de Thélu, propriété d'une jeune femme, la comtesse de Thélu, veuve de son époux mort au front depuis quelques mois seulement. Le château s'élève au milieu d'un vaste parc aux vieux arbres. Jamais nous n'avons été si bien, pourvu qu'on y reste longtemps ; que nous serons bien sous les ombrages.

22 mai 1916

Suis planton au bureau. J'apprends que 2 zouaves de la 79^e ont été blessés hier par une torpille lancée par un aviateur allemand.

Le soir, je reçois 14 petites flûtes que sur ma demande viennent de m'envoyer MM. Girard et Boitte de Paris. Dorénavant nous aurons de quoi occuper nos loisirs.

23 mai 1916

En allant aux douches à Petite-Synthe à 7 h je vais chercher le petit paquet que j'avais laissé chez la propriétaire du cantonnement lors de notre départ à Coxyde. En arrivant à notre nouveau cantonnement je défais le paquet et j'en confectionne un autre, plus volumineux, en y ajoutant les cigares et cigarettes rapportées de Belgique. Je suis prêt à partir en permission.

A 11 h 30 nous partons au tir à Dunkerque. Je fais 5 balles et le capitaine m'en félicite.

24 mai 1916

Manœuvre de bataillon ; départ à 3 h ; retour à 11 h ½. Elle s'exécute vers Gravelines et le travail ne me manque pas tendant qu'elle dure car il y a beaucoup d'ordres à transmettre par signalisation. Nous revenons les épaules coupées par les courroies du sac et le ventre dans les talons. Pour compenser, le soir il y a repos.

Aujourd'hui on enterre à Bergues 7 soldats victimes des Taubes dimanche passé.

25 mai 1916

Petite marche militaire qui nous fait lever à 2 h ½. Chemin faisant nous recevons une bonne pluie sur le dos et à 10 h nous revenons au cantonnement trempés comme des soupes. Nous avons le soir pour nous sécher et nettoyer notre linge. Robert reçoit une lettre de Saunier qui vient d'être blessé assez gravement au genou à Avocourt³⁶. Ce n'est pas le 1^{er} de ceux qui étaient avec nous à

³⁶ Avocourt : village de la Meuse, canton de Varennes-en-Argonne, arrondissement de Verdun-sur-Meuse, 726 h. en 1891.

Valréas et qui en sont partis 2 mois après nous qui ont payé leur dette à la France. L'un d'eux a même reçu la croix de guerre.

26 mai 1916

La compagnie va au tir ; moi je reste au cantonnement car je suis de jour au bureau. L'après-midi j'échange ma paire de souliers usés contre une paire de neufs. Je serai toujours bien chaussé pour aller en permission.

27 mai 1916

École de bataillon toute la matinée ; on nous avertit que les permissions sont renvoyées au 4 ou 5 juin. Il arrive des gradés du camp de Sathonay. Vraiment, à quand ma nomination ?

L'après-midi revue de détail et corvée de lavage. Je cause avec des poilus du génie qui me disent que chez eux, les Taubes de dimanche ont fait 35 victimes dont 10 morts et qu'à côté de leur cantonnement la même bombe a tué 9 petits enfants qui s'étaient réfugiés dans un corridor. Quelle confiance faut-il donc accorder aux journaux ?

28 mai 16

Revue de cantonnement à 8 h, journée libre ensuite. Mais nous n'en profitons guère car on ne peut pas s'écarter beaucoup du cantonnement puisqu'il faut que 10 minutes après que la sirène d'alerte s'est fait entendre nous soyons tous dans le cantonnement pour d'éviter le repérage. Mais j'en profite pour m'exercer avec ma flûte et pour chercher des nids d'oiseaux. Je trouve un nid de pigeons ramiers mais il n'y a que des œufs.

Le départ en permission est fixé à jeudi soir. Quelle veine !

29 mai 1916

À minuit je suis réveillé brusquement par le sergent fourrier. Il faut que je me lève et qu'à mon tour j'aie à mon tour réveiller tous les caporaux et sergents de la compagnie et leur donner l'ordre de se rassembler au bureau. Je m'habille en hâte et remplis ma mission. Au bureau j'apprends qu'un message téléphoné par le bataillon veut qu'un renfort de 300 zouaves, 3 officiers, 1 adjudant, 1 aspirant, 8 sergents et 16 caporaux se tiennent prêts à partir pour le 3^e zouaves bis. Je retourne me coucher et j'apprends la nouvelle à ceux des camarades que ce branle-bas a réveillé. Je me rendors.

Dès 6 h je vais au bureau, je vois la liste des partants ; pour la compagnie le sous-lieutenant Caddeo, l'aspirant Miara et 75 zouaves. J'étais le 80^e à partir. C'était à temps. Gare les permissions ! Robert et Richet qui devaient partir ne partent plus car c'est 75 hommes gradés compris qui partent. J'ai de nombreux ordres à porter. De ma section il part 19 zouaves, les sergents Dupuy et Roche, 2 zouaves de mon escouade. On distribue 4 jours de vivres aux partants. Le 3^e bis est à Verdun, croyons-nous. Ils sont tous gais de partir ; moi, après ma permission, cela me ferait également plaisir car notre inactivité prolongée commence à nous paraître humiliante. Si j'étais parti à ce convoi j'étais nommé caporal.

30 mai 1916

Je retourne au bureau aujourd'hui pour remplacer Simien partant en renfort. Le convoi part à 9 h du matin, je dis adieu à tous, car tous sont mes camarades ; en 14 mois on a eu le temps de s'apprécier et j'avais su me faire estimer de tous ; pourtant ce départ ne m'attriste pas, eux non plus d'ailleurs. On a 20 ans !

À 12 h ordre arrive qu'à son tour le bataillon part demain à 6 h direction inconnue. Ça y est ; adieu les permissions. J'écris la nouvelle à chez moi et je fais porter mon colis à Petite-Synthe chez Gobrecht.

Je me prépare au départ et, pour ce, me fais remplacer au bureau par un camarade.

N'était l'affaire de ces permissions tant désirées, je serais entièrement joyeux ; mais les voir supprimer à la veille du départ, c'est fort ! Ce sera pour plus tard.

31 mai 1916

Lever à 4 h. Départ à 6 h. Le sac est formidable : avec sac de couchage, campement et 3 jours de vivres en plus des 2 jours de réserve. Nous embarquons à Dunkerque. Wagons à bestiaux non aménagés, un peu de paille et c'est tout ; 43 hommes par wagon. On étouffe littéralement et je ne jouis guère des beautés du paysage. Nous prenons la direction de l'Oise après plusieurs changements de directions. Nous disons un adieu ému à ce département du Nord où nous avons passé 6 mois à louvoyer autour de Dunkerque.

J'ai trouvé Reymond à la gare ; il revenait de permission. Pas du tout le cafard. Il est estomaqué par notre départ et regrette d'avoir annoncé notre imminente arrivée à nos familles. Il nous apporte des nouvelles fraîches de chez nous. Excellente permission.

Nous sommes dans la Somme lorsque la nuit vient et que nous prenons nos dispositions pour dormir.

Camps anglais (Canadiens, Highlanders) de chaque côté de la voie ferrée. Ils sont magnifiquement installés et très propres.

1^{er} juin 1916

Nous nous réveillons dans l'Oise. Il est 4 h. A 6 h le train s'arrête. On nous avertit qu'à la prochaine gare nous serons arrivés à destination et en conséquence il faut nous équiper et nous tenir prêts à descendre. Cette prochaine station est Chaumont-en-Vexin³⁷. Le bataillon ne cantonne pas à Chaumont où se trouvent déjà le 95^e d'infanterie ainsi que le 66^e et le 77^e de la classe 16 ; il est réparti dans plusieurs hameaux environnants. La 80^e compagnie est cantonnée à Jaméricourt³⁸ ; 3 km de Chaumont, 22 km de Beauvais. Il y a 100 habitants. Ma section est logée dans une vaste ferme, propriété du maire de l'endroit. Nous nous y installons.

2 juin 1916

Toute la journée nous poursuivons l'installation. Les gens d'ici sont polis et gentils et parlent un peu comme à Paname.

Comme je reviens de me promener avec Raymond, Richet et Robert, après la soupe de 17 h, on nous annonce que nous allons partir enfin en permission, dimanche ou lundi. Je crois d'abord à une blague ; mais je dois bien me convaincre que c'est vrai lorsque le caporal fourrier Quennard nous demande où nous allons en permission.

Quelle bonne nuit cette heureuse nouvelle me présage !

³⁷ Chaumont : village de l'Oise, chef-lieu de canton, arrondissement de Beauvais, 1 431 h. en 1891.

³⁸ Jaméricourt : village de l'Oise, canton de Chaumont-en-Vexin, arrondissement de Beauvais, 104 h. en 1891.

3 juin 1916

Vais au bureau comme agent de liaison. Le commandant Cornu y vient vers 9 h du matin. A 11 h on téléphone du bataillon que les permissionnaires partiront demain à 5 h du matin et passeront la visite ce soir à 16 h. Le chef me donne mon après-midi pour faire mes préparatifs de départ. On nous donne des vivres pour le voyage.

Le soir je m'endors joyeux en pensant à demain et à l'heureuse surprise que je vais faire à mes parents.

4 juin 1916

A 3 h je suis debout pour faire mon sac et ranger tout mon fournement afin que rien ne s'égaré durant mon absence. Je fais mes adieux à tous et à 5 h nous partons à Thibivillers³⁹ où se fait le rassemblement des permissionnaires du bataillon. Je trouve Rouquette qui est revenu hier de permission.

Inutile de dire comme nous parcourûmes la distance de 8 km qui sépare Thibivillers de la gare de Chaumont-en-Vexin.

Nous choisissons (Rochet, Richet, Robert, Sotton et moi) un compartiment de seconde et aussitôt installés il nous tarde que le train démarre. Nous passons à Gisors, Beauvais, etc. et toujours plaisantant et chantant atteignons Saint-Just-en-Chaussée à 13 h. On vise nos permissions et à 15 h 46 nous prenons le train qui nous emmène vers Paris. Nous passons par Creil, la grande Ceinture, Saint-Germain-les-Fossés, Roanne, Saint-Just-sur-Loire. Enfin à 8 h du matin le lundi, je suis chez moi.

5 juin 1916

C'est ce matin à 8 h que j'arrive chez moi au plus joyeux étonnement de tous. Que de bonjours donnés et escamotés en descendant de la gare⁴⁰.

Je ne porterai signer ma permission que demain.

Journée remplie par les visites aux voisins et amis. Chacun s'ingénie à me gâter et à satisfaire mes moindres désirs.

Ninette⁴¹ a fleuri ma photographie et ma chambre.

J'ai déshabitué un lit moelleux et si je ne m'endors que fort tard je ne me réveille que vers 6 h.

6 juin 1916

Partout où je vais on me pose les mêmes questions. La guerre va-t-elle finir bientôt ? Etes-vous bien nourris ? Vous donne-t-on des harengs et de la morue ? À moins qu'on ne m'interroge sur la distance à laquelle je suis du front ou sur la tranquillité du secteur !

³⁹ Thibivillers : village de l'Oise, canton de Chaumont, arrondissement de Beauvais, 219 h. en 1891.

⁴⁰ La gare de Sury-le-Comtal est au-delà de la grande Rue –Franche, après le cimetière de la commune. La rue est bordée de maisons et de commerces. Mathieu connaissait tous ces lieux puisqu'il habitait derrière le chevet de l'église. (Marie Grange)

⁴¹ Ninette (Antoinette) est la 2^e sœur aînée de Mathieu. Très proche de son frère, elle a beaucoup aimé participer à ses escapades dans les champs et conduire le cheval. C'est ma mère ; elle est morte le 30 octobre 1991. (Marie Grange)

De même tous s'accordent pour me trouver grandi et mieux bâti en force⁴². Je vais faire signer ma permission au chef de gare et aux gendarmes.

7 juin 1916

Il y a longtemps que je n'avais pas vu de marché de Sury⁴³. Tatan Bergeron⁴⁴ vient de Saint-Étienne et nous annonce qu'Adrien est lui aussi en permission depuis hier.

L'après-midi je vais à Saint-Cyprien avec mon parrain afin de ramener cheval et voiture car nous voulons aller à Montbrison demain en voiture et que mon parrain reste à la Becque⁴⁵.

8 juin 1916

Nous voulions partir de bon matin.

[Ici s'arrête le récit de la permission, jusqu'au jeudi 15 juin. Les notes recommencent au retour à Jaméricourt]

16 juin 1916

Allons à la visite à 8 h ½, puis nous arrangeons toutes nos affaires, si bien que nous avons tout préparé quand la compagnie rentre de l'exercice.

Le soir nous allons en corvée de bois à Thibivillers. Je suis chef de section pour cause d'absence de gradés.

Je vais toucher le prêt de l'escouade à 18 h.

17 juin 1916

Le matin nous allons à l'exercice près de Vaumain⁴⁶ à 4 ou 5 km de Jaméricourt. C'est un simple exercice de spécialités.

L'après-midi nous allons en corvée de lavage à la rivière la plus proche soit 5 km de notre cantonnement. A 16 h ½ revue de détail par le capitaine.

18 juin 1916

Lever à 7 h. Jusqu'à la soupe nous travaillons à la confection d'un réfectoire en plein air sous le tilleul de 1660. L'après-midi je fais une sieste jusqu'au concert donné par la clique à 17 h.

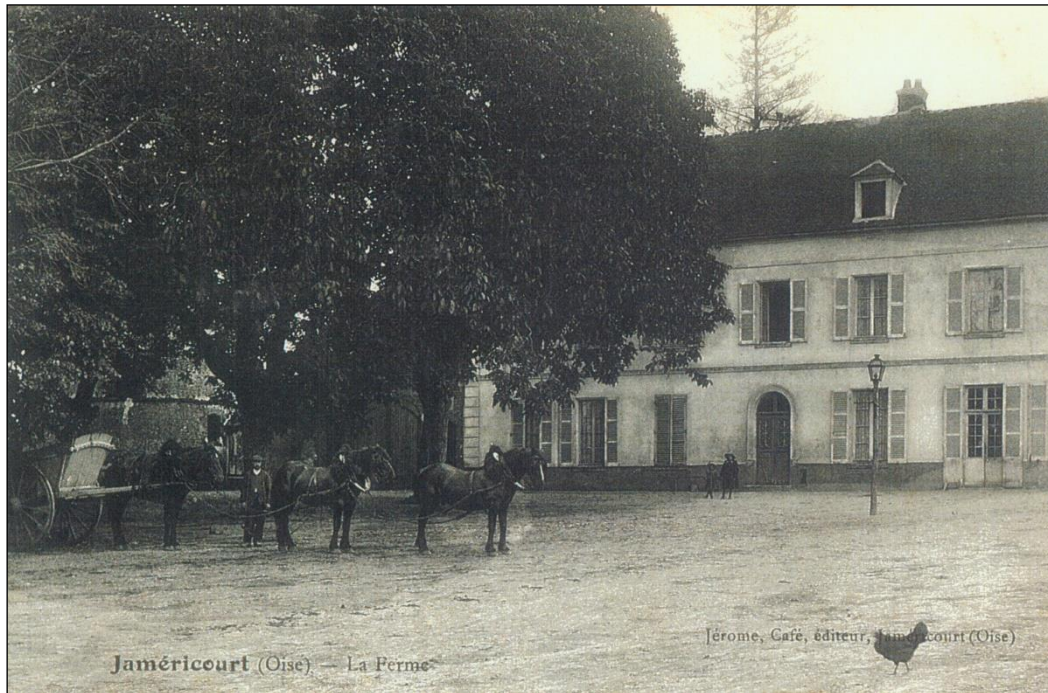
⁴² Mathieu fait remarquer qu'il a grandi et qu'il est devenu plus fort. Il avait été longtemps "un petit gringalet".

⁴³ Depuis un temps immémorial le marché de Sury est fixé au mercredi matin. (Marie Grange)

⁴⁴ Tante Bergeron est la sœur de Jacques Rambaud, père de Mathieu. Sa fille Etienne a épousé Adrien Michalon. Ils vivent à Saint-Etienne. (Marie Grange)

⁴⁵ Le parrain de Mathieu Rambaud est Mathieu Merley, le frère de sa mère. Il est propriétaire d'une maison à la Becque, un hameau de Saint-Cyprien. (Marie Grange)

⁴⁶ Vaumain : village de l'Oise, canton de Le Coudray-Saint-Germer, arrondissement de Beauvais, 373 h. en 1891.



Le tilleul de 1660 de la ferme de Jaméricourt

19 juin 1916

Agent de liaison au bureau ; pas d'ordre à porter.

L'après-midi revue à 14 h par le colonel commandant les G.B.I et remise de la Légion d'honneur au lieutenant Broquet.

20 juin 1916 [*À partir de ce jour les notes seront écrites au crayon*]

Exercices sur le terrain de Vaumain le matin et le soir autour des cantonnements avec le sous-lieutenant Girardin.

21 juin 1916

Marche militaire de 4 h à 1 h. Au retour on lit le rapport et nous apprenons avec enthousiasme que 300 de nous (donc 75 de la compagnie) vont partir en renfort au 2^e zouaves de marche à Verdun. Le soir est employé aux préparatifs de départ. Emplettes pour le départ.

22 juin 1916

Réveil à minuit ; départ à 1 h. Allons prendre le train à Gisors pleins d'entrain. Nous y arrivons à 4 h. Le train part à 6 h 30. Nous passons par Beauvais, Creil, la gare du Nord, et Troyes. Nous quittons cette dernière ville à 20 h et on se prépare à passer la nuit.

23 juin 1916

Je m'éveille à Chaumont où les dames de la Croix-Rouge anglaise nous distribuent du café noir. Il est 9 h quand on arrive à Saint-Dizier la gare régulatrice. Là on nous apprend que nous allons être

dirigés sur Verdun. Nous serons débarqués aux Islettes⁴⁷. Nous restons à Saint-Dizier jusqu'à 9 h du soir. Notre train stoppe à peu de distance de Saint-Dizier car un tamponnement qui s'est produit en gare de Robert-Espagne⁴⁸ a obstrué la voie.

24 juin 1916

Il est jour quand notre voyage reprend, nous sommes aux Islettes à 7 h du matin. Nous sommes à 35 km de Verdun. Le village est en ruine, seule la gare est debout ; pourtant quelques rares habitants demeurent encore.

Nous faisons la soupe et ne reprenons notre marche que vers 14 h. Partout des traces de bombardements, des voies de chemin de fer [...?] des convois de ravitaillement.

Nous sommes aux Islettes à 18 h après avoir reçu une bonne pluie sur le dos. On y trouve Raspilaire, Gaiffier. Cantonnés dans une vaste maison à demi démolie, planchers pourris.

Tirailleurs veulent plus marcher. 70 manquent au départ de la relève et donnent comme excuse qu'ils veulent faire leur ramadan⁴⁹.

25 juin 1916

Vais à la messe à 9 h ½.

Allons à Paroy⁵⁰ qui est tout détruit. Maisons éventrées, partout des vêtements, des meubles, de la vaisselle, des horloges qui traînent et que des sentinelles protègent contre tout pillage. Achetons du vin au 29^e d'infanterie.

Le général Niessel vient faire une conférence aux gradés des zouaves et tirailleurs.

Les tirailleurs réclament pour faire leur ramadan.

26 juin 1916

Le 2^e zouaves revient de Jubécourt⁵¹ et défile devant nous avec son drapeau. Nous y sommes versés dans l'après-midi au 11^e bataillon, 43^e compagnie. Le sous-lieutenant Gaillard commande la compagnie. Le soir mangeons la soupe avec nos nouveaux camarades très gentils.

Les compagnies ne comptent plus que 60 ou 65 hommes avec 1 officier et 3 ou 4 caporaux.

Allons voir les tirailleurs invoquant Allah pour la fin de la guerre.

⁴⁷ Les Islettes : bourgade de la Meuse, canton de Clermont-en-Argonne, arrondissement de Verdun, 1 718 h en 1891.

⁴⁸ Robert-Espagne : village de la Meuse, canton et arrondissement de Bar-le-Duc, 1 094 h en 1891.

⁴⁹ Dans les petites conversations où ma mère évoquait son frère et ses compagnons de tranchées, elle disait que les tirailleurs sénégalais se chauffaient les mains à la flamme d'une bougie. C'était pour eux la vision d'un peu de chaleur de leur pays. [Marie Grange]

⁵⁰ Parois : village de la Meuse, canton de Clermont-en-Argonne, arrondissement de Verdun, 345 h. en 1891.

⁵¹ Jubécourt : village de la Meuse, canton de Clermont-en-Argonne, arrondissement de Verdun, 174 h. en 1891.

27 juin 1916

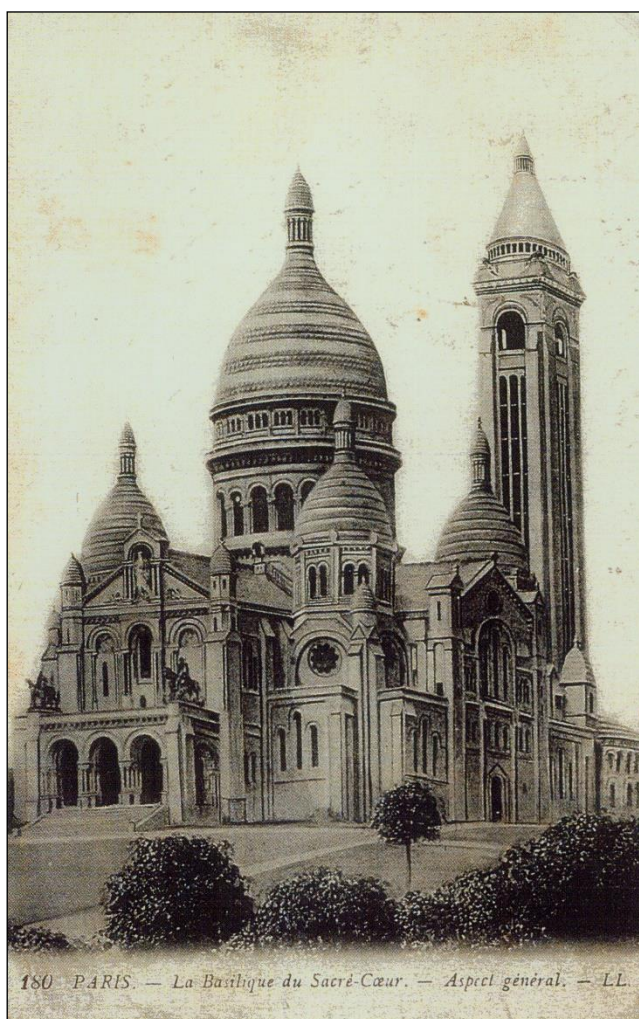
Matin, petite corvée de cantonnement. Après la soupe, douches et visite par le médecin-major du 2^e zouaves. Trouvons du vin mais à 3 F la bouteille de trois-quarts, c'est chaud ! Nous commençons ce soir un triduum de préparation à la Consécration nationale de la France au Sacré Cœur.

28 juin 1916

Allons à l'exercice pour la 1^{re} fois et c'est peu pénible.

Les Boches marmitent la route de Récicourt⁵² et 5 marmites tombent à 100 m de nous mais sans nous déranger. Je n'aurais pas cru que ça me fasse si peu d'impression.

Le soir ça chauffe sur le front. Le train blindé de Récicourt tire à toute volée. On entend les Boches bombarder Paroy [*Parois*] pour faire sauter la voie ferrée. Me fais inscrire au 1^{er} degré de la Garde du Sacré Cœur au front⁵³.



La basilique du Sacré-Cœur de Montmartre

⁵² Récicourt : village de la Meuse, canton de Clermont-en-Argonne, arrondissement de Verdun, 455 h. en 1891.

⁵³ Mathieu Rambaud et Romain Roux participent avec ferveur à cette consécration de la France au Sacré-Cœur. Au début de l'année 1920, lorsque Jacques Rambaud, son épouse et ses filles vont reconnaître les restes de Mathieu au cimetière de Boves dans la Somme, ils se rendent ensuite à Paris pour effectuer un pèlerinage à la basilique du Sacré-Cœur de Montmartre. (Marie Grange)

29 juin 1916

Lancement de grenades réelles près de Brabant⁵⁴ sur la route de Clermont.

Exercices l'après-midi. Boches envoient 5 marmites sur Brabant, mais assez loin de mon cantonnement.

Vais me confesser pour demain.

30 juin 1916

Me lève à 5 h et vais communier. A l'exercice on demande les élèves caporaux. Je sors et le sous-lieutenant me fait commander la section. Nous jouons et gagnons une bonne partie de football.

Le soir peu d'exercices et pas pénibles.

A 6 h consécration de la France au Sacré Cœur, c'est touchant.

La 42^e compagnie qui faisait un exercice de grenades a eu un accident. Une grenade a éclaté dans la main de son lanceur, l'a grièvement blessé ainsi que 6 de ses camarades.

La division va être relevée d'ici peu pour aller au repos d'un mois à l'arrière afin de permettre aux tirailleurs d'aller faire leur ramadan.

A l'exercice du matin le sous-lieutenant demande les élèves caporaux et m'inscrit. Je commande l'exercice à la section.

1^{er} juillet 1916

Un petit moment d'exercice et une bonne partie de football occupent la matinée.

L'après-midi corvée de lavage et revue en tenue de campagne par le lieutenant Gaillard commandant la compagnie.

Je passe à la 9^e escouade comme chef d'escouade.

Les Boches ont attaqué et nous de notre côté, nous avons attaqué le Bois Caris [?] mais sans grands résultats. Pas de lettre de chez moi. Fais mon contrôle d'escouade.

Il fait très beau temps. Une saucisse boche est abattue en flamme par 2 de nos avions. Arabes commencent leur ramadan.

2 juillet 1916

A partir d'aujourd'hui réveil à 5 h. Revue de cantonnement à 9 h. Journée libre ensuite.

Allons nous asseoir à l'ombre de cerisiers que nous dévalisons. Y écris et je dors. Je passe ainsi une délicieuse après-midi, car le temps est doux et le vent frais fait courir de petits frissons troublants par tout le corps. Je ne m'occupe guère des avions boches qui essaient de démolir nos saucisses, ni des marmites, qui mathématiquement tous les $\frac{1}{4}$ d'heure passent au-dessus de nous en sifflant.

[Après un petit arrêt les notes reprennent le 9 juillet 1916]

⁵⁴ Brabant-sur-Argonne : village de la Meuse, canton de Clermont-en-Argonne, arrondissement de Verdun, 267 h. en 1891.

9 juillet 1916

Lever comme d'habitude, on monte son sac et on mange la soupe. Les marmites boches se rapprochent ; heureusement que nous allons partir car il pourrait y avoir de la casse ; déjà les éclats heurtent les planches du cantonnement.

A 14 h nous quittons la forêt de Hesse et à 17 h nous sommes à Brabant. Un cycliste nous dit qu'il n'y avait pas 10 minutes que nous avons quitté le baraquement qu'une rafale de 210 l'a anéanti.

A Brabant chacun est en joie du départ de demain.

La musique du 2^e donne un concert.

Le 3^e est de repos depuis 8 jours.

10 juillet 1916

Lever à 5 h. Montons nos sacs et à 7 h disons adieu à Brabant et par étapes allons prendre des autobus à Nixéville⁵⁵. Ce sont des anciens autobus parisiens où nous sommes 26 d'en chaque et très bien. Traversons Bar-le-Duc. À 16 h on stoppe à Chamouilley⁵⁶ où nous devons passer notre repos. Il y a 1 400 ou 1 500 habitants ; c'est très gentil. Nous sommes un peloton par cantonnement.

Je vais souper en ville, mais je dois me contenter de conserves car ici tout est taxé et l'on ne trouve rien. Je rentre en bon état ; il n'en n'est pas de même pour tous et jusqu'à minuit ça crie et ça rouspète contre le sergent Debrus [?] un ancien garde républicain.

11 juillet 1916

Comme la compagnie [est] de jour jusqu'à midi, on fait des corvées toute la matinée. Beaucoup sont punis pour l'affaire d'hier au soir. L'après-midi on ne fait pas grand chose. Je porte mon linge chez une blanchisseuse.

12 juillet 1916

Conversations de route bizarres. Chants antipatriotes de héros. Quelle drôlerie.

Lever à 4 h. Départ en marche à 5 h. Passons par [un blanc] ; retour à 10 h. Pas trop pénible et très agréable. On mange la soupe, et comme il y aura corvée de lavage ce soir à 13 h 30 seulement, je m'endors du sommeil du juste.

A midi je suis réveillé en sursaut par Robert qui me dit qu'il faut monter son sac car nous partons dans 2 ou 3 heures pour remonter en ligne. Je n'en veux d'abord rien croire, mais je dois me rendre à l'évidence. Vais chercher mon linge qui n'est pas prêt chez la blanchisseuse.

Nous sommes en train de nous ingurgiter du bouillon quand on nous fait partir. Prenons des autos où on nous empile 19 où il y a place pour 12.

A 20 h nous sommes à Nixéville où on nous débarque ; nous couchons dans les baraquements en planches d'un camp. On y passera la nuit à moins d'alerte. On n'a rien mangé. Il est minuit.

⁵⁵ Nixéville : village de la Meuse, canton de Souilly, arrondissement de Verdun, 340 h. en 1891.

⁵⁶ Chamouilley : localité de Haute-Marne, canton de Saint-Dizier, arrondissement de Wassy, 785 h. en 1891.

13 juillet 1916

Me lève à 8 h ½. Je trouve une coopérative où j'achète de la confiture et du chocolat pour casser la croûte car nous n'avons toujours rien à nous mettre sous la dent. Raymond m'apporte un quart de jus. Il pleut. Nous allons monter en ligne ce soir, probablement à la citadelle de Verdun.

14 juillet 1916

Le départ pour Verdun qui devait avoir lieu hier se fera ce soir. Rien à faire de toute la journée. Je cherche en vain de quoi me ravitailler soit en victuailles soit en boisson. Et c'est le 14 juillet. Où est-il le supplément qui en ce jour doit venir améliorer notre ordinaire ? Nous apprenons qu'il est parti pour Verdun. Nous n'avons presque rien à nous mettre sous la dent et pendant ce temps les artilleurs qui sont autour de nous font la bombe.

Le soir nous touchons des vivres pour 2 jours.

15 juillet 1916

Réveil à 1 h 30. On part sans sac avec équipement complet, toile de tente en sautoir et vivres. Comme il a plu, le terrain est boueux et la marche est fatigante. Nous arrivons à Verdun vers 4 h. On ne voit pas la ville, car les remparts de la citadelle en cachent la vue. Les canons tirent sans interruption. C'est assez impressionnant.

On nous distribue des vivres pour 6 jours y compris les 2 jours de vivres de réserve. On part de Verdun la nuit vers 21 h ou 22 h. La marche est éreintante car les moustiques coupent les épaules. De plus j'ai la diarrhée et je dois faire l'impossible pour ne pas rester derrière.

Nous avons traversé Verdun. La ville n'est pas trop en ruine sauf le long de la Meuse et en particulier au voisinage des ponts traversant le fleuve qui je ne sais comment ont résisté.

16 juillet 1916

Vers 1 h du matin nous entrons dans la forêt des côtes de Belleville tout près de Fleury⁵⁷. Nous sommes presque rendus à l'emplacement que nous devons occuper.

En attendant que l'heure soit venue de nous y rendre, on nous place dans un boyau où nous attendons près de 3 heures. Les marmites tombent déjà et 3 de nos camarades sont légèrement blessés. Enfin nous quittons le voisinage du poste de secours de brigade et commençons à suivre les boyaux. Rien de plus fatigant car les boyaux déjà étroits sont occupés par des tirailleurs et qu'on n'avance que par à-coups à cause des fusées éclairantes qui nous obligent à nous immobiliser.

En sortant du boyau on charge à la baïonnette et nous gagnons près de 500 m de terrain. On se retranche sur place.

L'adjudant Chapenet part en reconnaissance avec mon caporal et un autre homme. Il est blessé, le caporal Legard tué. Mon voisin est blessé à la cuisse.

Merle est tué. Fraisse blessé. Il pleut ; sommes marmités.

[Rien n'est noté pour le 17 juillet 1916]

⁵⁷ Fleury-devant-Douaumont : village de la Meuse, canton de Charny, arrondissement de Verdun, 425 h. en 1891.

18 juillet 1916

Devons attaquer ce matin à 8 h ; mais la préparation à l'artillerie ne suffit pas à détruire les mitrailleuses boches qui nous prennent comme dans une tenaille. Deux équipes de grenadiers sont chargées d'aller les détruire mais c'est une véritable folie. Sur 27 grenadiers de la 1^{ère} équipe, il en rentre 10 ou 12 (plus ou moins blessés) ; sur les 18 de la 2^e équipe, 2 rentrent seulement. Salaud, de Saint-Just qui en faisait partie est blessé à la cuisse au moment du départ de son équipe.

L'attaque est ratée. Raymond est nommé agent de liaison en remplacement de Jacasse tué d'une balle au ventre. Macquet est tué d'une balle explosive qui lui traverse les deux tempes.

75 hommes sur 180 sont hors de combat à la 43^e Compagnie.

19 juillet 1916

A 3 h du matin nous sommes relevés de 1^{re} ligne et passons à la 2^e. La relève s'effectue bien, mais à peine a-t-elle pris fin qu'un marmitage effroyable éclate. Il fait d'effroyables ravages car nous sommes serrés comme des anchois. Une marmite qui éclate sur ma tête me couvre de terre, casse un bras et une cuisse à Vincent, blesse Gaucher au bras, Cerano au bras. Une marmite, qui heureusement n'éclate pas, tue Collignon (rentre par la tête et sort par le ventre) et projette Berger sur le parados avec une telle violence qu'il a la jambe gauche fracturée à la cuisse et à la cheville et le bras droit cassé.

Cela dure une heure ; il y a de quoi devenir fou. Les brancardiers n'abondent pas.

L'aspirant Villars s'installe dans 1 cagnat de mitrailleurs tout à côté de moi.

Toute la nuit on fait des corvées de vivres et de matériel, entre la brigade et le poste du commandant.

20 juillet 1916

Commence à souffrir de la faim et de la soif ; 2 biscuits et 1 boîte de singe par jour.

En allant à la corvée de vivres Robert et moi allons chercher de l'eau dans une source près de la ligne de chemin de fer qui va à Fleury. A côté est installé la cuisine d'une batterie de 75 du 21^e d'artillerie. Le cuisinier nous fait manger.

Le soir à 21 h violent tir de barrage. Reçois 7 lettres à la fois ; je n'en n'avais plus eu depuis 8 jours.

21 juillet 1916

De moins en moins [de nourriture] : 3 biscuits et 2 boîtes de singe par escouade. Corvée trop tardive pour aller voir les artilleurs. Tir de barrage à 23 h.

22 juillet 1916

Allons voir les artilleurs à la corvée du soir et restons avec eux jusqu'à 20 h. Mangeons. Retour sans incident. Le 3^e zouaves est relevé par le 7^e et le 207^e régiment d'Infanterie. Demain ce sera peut-être notre tour.

23 juillet 1916

Reçu une lettre de papa. Journée superbe.

[Mathieu Rambaud n'a rien écrit les 24, 25, 26 et 27 juillet]

28 juillet 1916

Sommes relevés dans d'excellentes conditions. Allons coucher dans de petits abris le long de la voie ferrée. Sommes harassés par les privations mais joyeux.

29 juillet 1916

Touchons le repas du 14 juillet, champagne, etc.

[Les notes sont arrêtées jusqu'au 30 octobre 1916]

30 octobre 1916

Vaccination interrompue car l'ordre arrive que la division part demain ; préparatifs de départ.

31 octobre 1916

Départ à 15 h pour aller prendre le train à Ancerville-Gué⁵⁸. Il pleut à torrents. On est assez gai. Moi pas trop car je devais partir ce soir en permission.

A 23 h nous débarquons près du Bois la Ville et allons coucher au camp Augereau dans le bois. Il y a de bons baraquements mieux aménagés que ceux où nous avons couché au moment de Fleury.

1^{er} novembre 1916

A 5 h réveil, messe en plein air. A 7 h départ pour Verdun, nous logeons dans les redoutes du fort. C'est sale et humide. Il pleut. Verdun est plus démolie qu'en juillet mais on circule dans les rues tout à son aise. Allons acheter du vin à la manutention. Couchons dans les redoutes.

2 novembre 1916

Corvées pour le ravitaillement. A 16 h quittons Verdun pour monter en ligne, chargés comme des bourriques. 6 jours de vivres. Allons coucher à l'abri 320.

C'est terrible, dans les boyaux de l'eau jusqu'aux mollets. Après c'est dans des trous d'obus où on s'enfonce jusqu'aux genoux dans une boue gluante. Notre guide se perd et les marmites tombent mais sans toucher personne. Enfin nous arrivons [...?]; sorte de tunnel de 50 m de long. Très chaud, ventilateur. Nous passons la nuit. Terrain bouleversé, cadavres français et boches.

3 novembre 1916

A 7 h apprenons la prise de Vaux.

A 21 h du soir quittons l'abri et montons un peu plus haut dans un ravin où nous relevons [la] 8^e compagnie du 318. Une marmite tue un biffin et blesse 3 ou 4 zouaves ou biffins. Quelques instants après une autre marmite tue notre commandant de compagnie le lieutenant Bigorgne, 1 capitaine de la compagnie de mitrailleuses, 1 capitaine de biffins et son ordonnance.

⁵⁸ Ancerville : village de la Meuse, chef-lieu de canton, arrondissement de Bar-le-Duc, 891 h. en 1891.

A 23 h allons ravitailler en 1^{re} ligne. Pas de pertes. Aidons les brancardiers à porter un blessé car c'est très pénible à avancer au milieu des trous d'obus. Nuit agitée.

4 novembre 1916

Ne faisons rien de la matinée ni de l'après-midi mais à 18 h allons ravitailler comme d'habitude. Toujours sans pertes.

5 novembre 1916

Fort duel d'artillerie, quelques blessés et 2 morts. Arrangeons notre cagnat.

Ravitaillement comme d'habitude. Pour nous, nous touchons de la viande, du pain, du vin et de l'eau-de-vie ; en plus on nous distribue le courrier.

6 novembre 1916

Rien de neuf. Le 1^{er} bataillon a avancé de 5 à 600 mètres. Pertes minimales. Le 4^e d'Infanterie est fortement éprouvé.

[Le carnet de 1916 s'arrête ici]

Mathieu Rambaud est né à Sury-leComtal le 19 mai 1896, dans une famille de commerçants - ses parents sont charcutiers. Il fréquente l'école primaire de garçons de la rue Franche puis le pensionnat de Saint-Just-sur-Loire où il se révèle un excellent élève. Il termine ses études au pensionnat Saint-Louis de Saint-Etienne et il obtient le baccalauréat en 1914. En 1915, il est élève de l'école militaire de Saint-Maixent. En 1916 il complète son instruction militaire dans un régiment de zouaves près du front, dans la région de Dunkerque. Il prend part aux combats de Verdun de juillet à novembre 1916.

Devenu aspirant, il est tué le 4 juin 1918 dans la Somme aux environs de Villers-Bretonneux. Il est enterré provisoirement à Boves dans l'Artois avant d'être inhumé à Sury-le-Comtal en 1920. Titulaire de la Croix de guerre.

PARTIE À REMPLIR PAR LE CORPS.

Nom RAMBAUD
 Prénoms Mathieu
 Grade Aspirant
 Corps 2^{me} R. I. RÉGIMENT DE CHAVES
 N° 22424 au Corps. — Cl. 1916 496^{le}
 Matricule 442 au Recrutement Montbison
 Mort pour la France le 4 juin 1918
 à Secteur de Villers Bretonneux
 Genre de mort Cue à l'ennemi

Né le 19 mai 1896
 à Sury le Comtal Département Loire
 Arr^l municipal (p^r Paris et Lyon), }
 à défaut rue et N°.

celle partie
 n'est pas à remplir
 par le Corps.

Jugement rendu le _____
 par le Tribunal de _____
 acte ou jugement transcrit le 19 septembre 1918
 à Sury le Comtal
Loire
 N° du registre d'état civil _____

269-708-1022. [26434]

Les pages du souvenir

Quelques souvenirs de Mathieu Rambaud, pieusement conservés par sa famille :



**Souvenir de la première communion de Mathieu Rambaud
le 17 mai 1908 en l'église Saint-André de Sury-le-Comtal**

PENSIONNAT de SAINT-JUST-SUR-LOIRE

Bulletin trimestriel de *M. Rambaud Mathieu*
 Élève de la *2^e* Classe *Division*

COMPOSITIONS D'EXAMEN

* **ÉPREUVES ÉCRITES** *

Écriture	2 1/2	Dessin linéaire	5
Orthographe	7	Arithmétique	7 1/2
Analyse	9	Algèbre	6 1/2
Composition française	18	Géométrie	6 1/2
Dessin à main levée	8	Arpentage	

Points obtenus *67 1/2* sur *100* — Rang *3^e* sur *18* élèves

* **ÉPREUVES ORALES** *

Instruction religieuse et morale	18	Arithmétique	9
Lecture et déclamation	10	Algèbre	7
Grammaire	9	Géométrie	7 1/2
Littérature	9	Physique et Chimie	9 1/2
Histoire de France	7	Histoire Naturelle	6 1/2
Histoire Générale	9	Tenue des cahiers	10
Géographie	9	Langues <i>Anglais</i>	9
Comptabilité		Musique	12

Points obtenus *122* sur *150* — Rang *2^e* sur *18* élèves

Rang final *1^{er}*

Inscription au Tableau d'Honneur *deux 3 fois*

OBSERVATIONS

La sortie des élèves aura lieu le *mercredi 30* à *6 1/2* heures du matin.
 La rentrée est fixée *au mardi 7* *Janvier* avant 5 heures du soir.
 Les parents sont priés de tenir à ce que leurs Enfants rentrent au jour indiqué.
 Une composition pour les prix est donnée dans toutes les classes le lendemain de la rentrée

St-Just-sur-Loire, le *29* *Nov* 190*0*

Le Directeur *Richard*

M. Mathieu

Des Professeurs seront à la messe, le mardi 7 janvier, pour recevoir les élèves au train de deux heures.

Le bon élève du pensionnat de Saint-Just-sur-Loire



Mathieu Rambaud, élève au pensionnat Saint-Louis

Noms et Adresses des Professeurs et Elèves qui vécurent
avec moi mes années de classes

SURY-LE-COMTAL

Professeurs

M^{rs} Peyrard, Romans, Aiel, Ronzier Benoit

Elèves

M^{rs} Chalandon Antoine, Tillon Francis, Bourg Louis,
Gagnère Jean, Penot, Thivel, Pouillon, Carle, Vin-
cent, Chaine, Soure, Baret, Couchet, Souillon, Jour-
nier

S^t Just-sur-Loire

Professeurs

M^{rs} Ronzier, Richard, Lagnier, Pomeur

Elèves

M^{rs} Bonche, Gilet, Camet, Gerphamion, Perrin,
Thomas, Fontanès, Goyette, Dupuy, Rouchouse,
Bonnefond, Pinatel, Xavier, Blanc, Minjard, Dosson,
Tourboul

S^t Etienne

11 Rue Désirée 21 (P^s Saint Louis)

Professeurs

4^e A. M^{rs}: Raymond, Boithias

3^e A. ---: Béal, Bèdejus

2^e D. ---: Morel, Fayard, Marin, Béal, Reboulet

1^e

Math.

Elèves

M^{rs} Beauvoir, Beraud, Boyer Et P, Borel, Carudel,
Chauffournier, Chevalier, Charlin, Coulois, De-
nerolle, La chaud, Lapeyre, Marsot, Midroit Pellet,
Neef, Oriel, Ploton, Despicieux, Bitor, Sommet,
Brunon, Colomban, Simon, Robin, Durif, Savaal,
Kernay, Miord, Buffay, Coloubet, Thomas Garonnaire

Mathieu Rambaud a noté avec soin sur ses petits carnets
les noms de ses professeurs et de ses camarades de classe

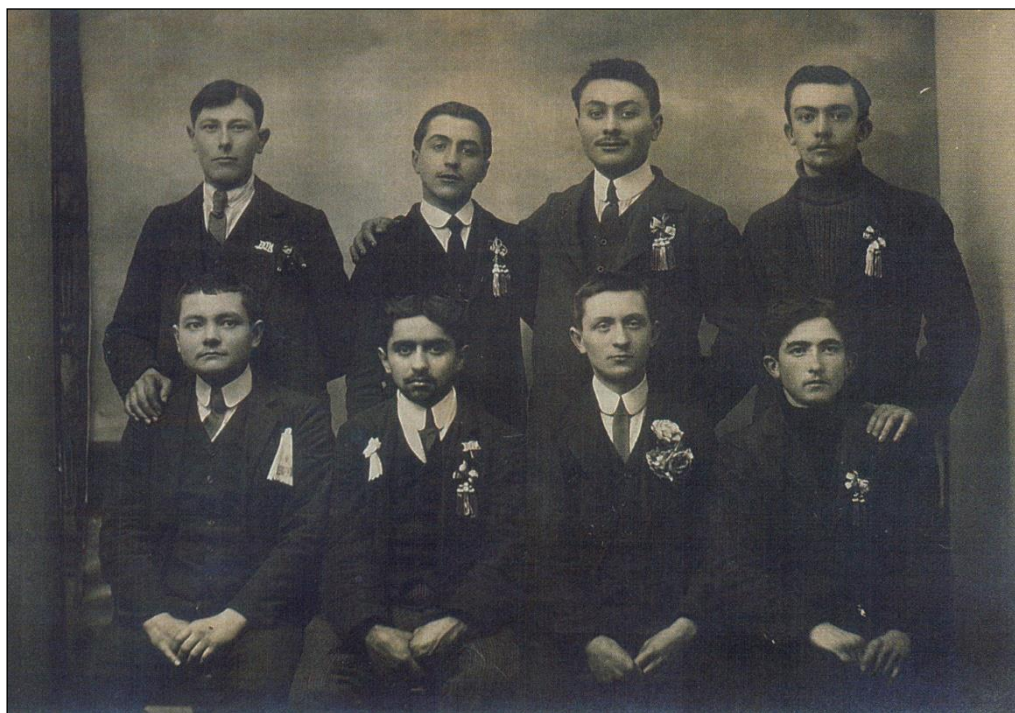


Photo du conseil de révision
(Mathieu Rambaud est le 2^e en partant de la gauche au second rang)

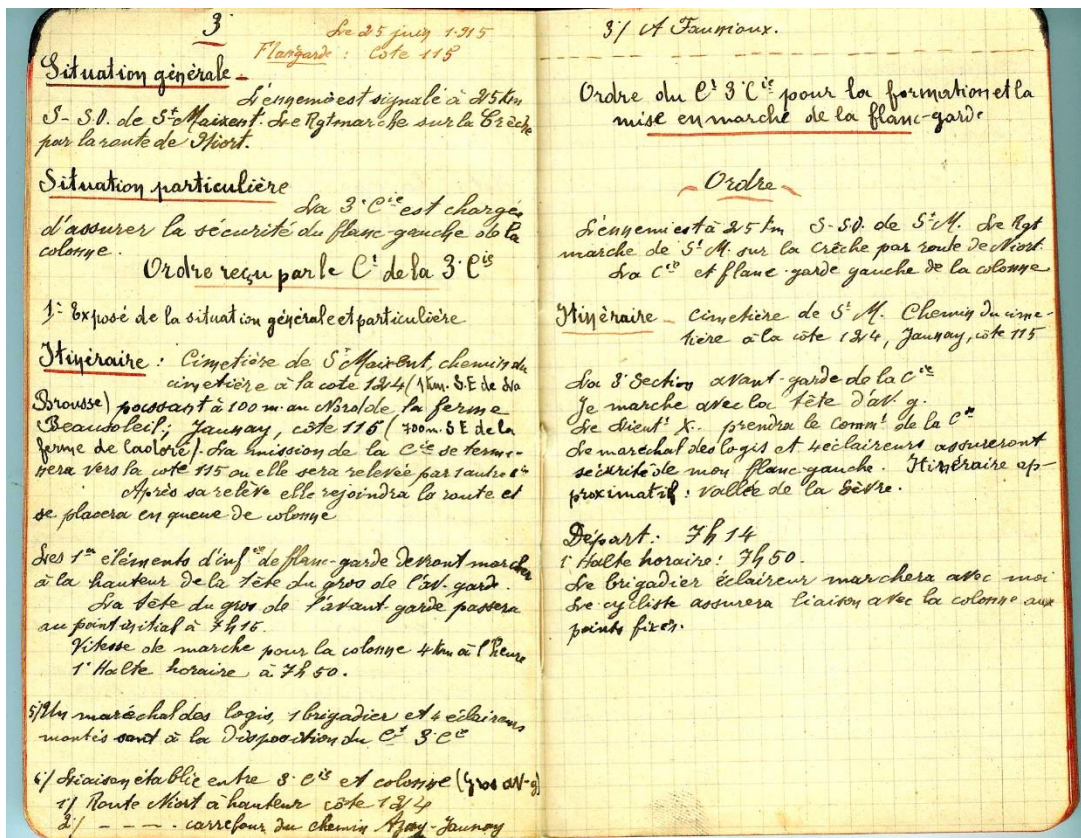
À ma sœur P.S.L ce

1913

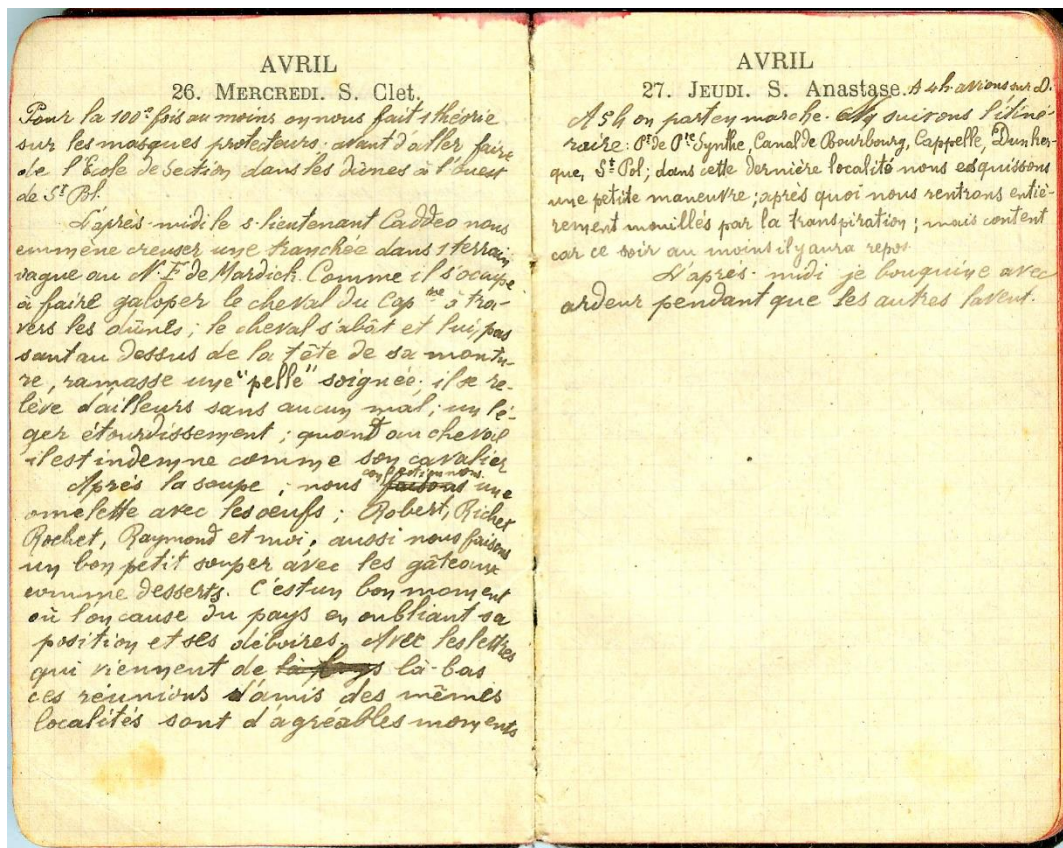
Avant que soit passé ce beau jour de ta fête
Je prends la liberté de t'offrir ô ma Sœur!
Ce sonnet où je mets, ce que pauvre poète
D'affection pour toi, je nourris en mon cœur
Je t'y dirai encore ce que je te souhaite
En ce monde futile où rien n'est le bonheur
C'est de vivre longtemps, belle, douce et parfaite
Et de mourir alors, d'une mort sans douleur
J'avais prier souvent, ta patronne chérie
Pour que ^{du} ciel sur toi, chaque jour à torrent
Ses grâces et ses dons, pleuvent incessamment
Alors tu penses, à ton frère ô Marie!
Atoutour tu pries, pour qu'un jour dans les cieux
Tous soyons réunis, près du trône de Dieu

Bambanz

Poème composé pour la fête de sa sœur



Carnet de cours de Mathieu Rambaud à l'école de Saint-Maixent



L'agenda de 1916



Monsieur et Madame RAMBAUD-MERLEY ;
Mademoiselle Marie-Euphrasie RAMBAUD ;
Mademoiselle Antoinette RAMBAUD ;
Monsieur Mathieu MERLEY ;
Madame Veuve SOLEIL-MERLEY ;
Madame Veuve BERGERON-RAMBAUD ;
Monsieur Adrien MICHALON, Maréchal des Logis au 255^e d'Artillerie et
Madame MICHALON et leurs enfants ;

Les familles RAMBAUD, MERLEY, PUGNET et NEYRET

Ont la douleur de vous faire part de la perte cruelle qu'ils viennent d'éprouver en la personne de

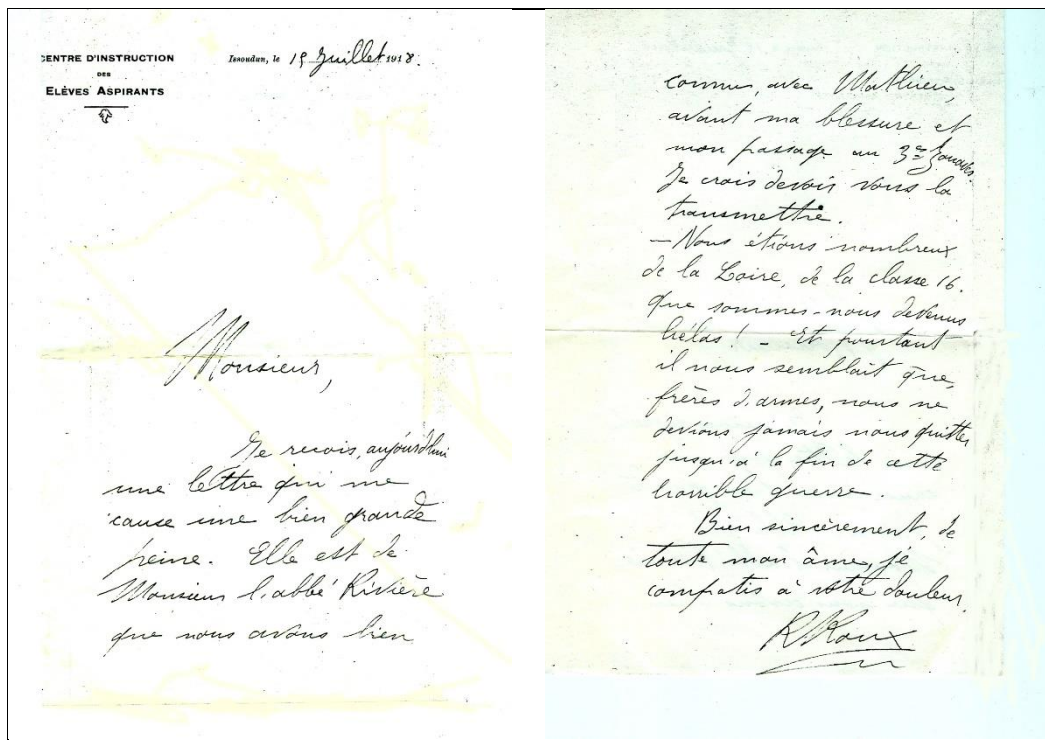
Monsieur Mathieu RAMBAUD

Aspirant au 2^e Zouaves de marche
Décoré de la Croix de Guerre
4 fois cité à l'ordre du jour

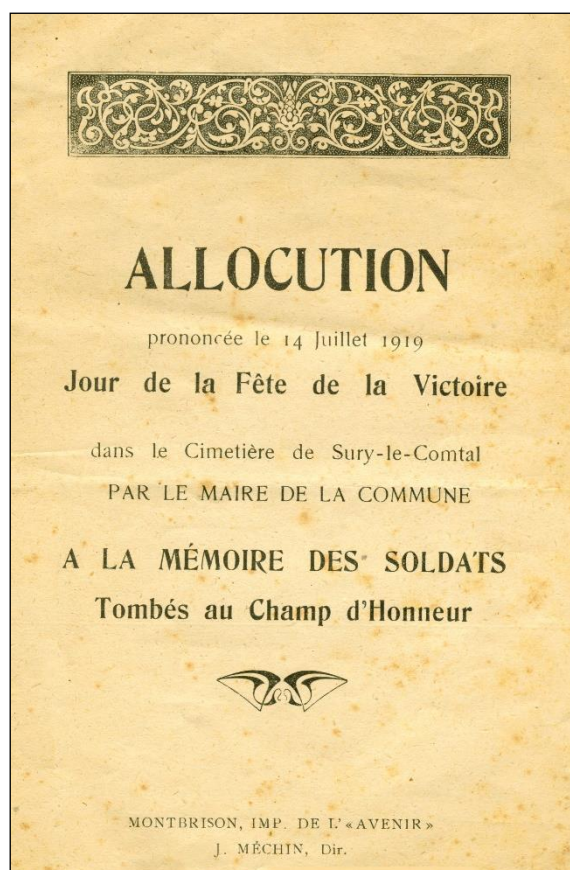
leur fils, frère, neveu, petit-neveu, cousin et ami, mort pour la France à Villers-Bretonneux, inhumé provisoirement à Boves (Somme) le 4 juin 1918, à l'âge de 22 ans.

Et vous prie de leur faire l'honneur d'assister au service religieux qui sera célébré, pour le repos de son âme, le *Lundi 5 Août 1918*, à 9 heures précises du matin, en l'Église paroissiale de Sury-le-Comtal.

He Profundis!



Lettre de Romain Roux, sergent au 3^e zouaves au père de Mathieu Rambaud du 15 juillet 1918



Livret publié en 1919 portant la liste des habitants de Sury
victimes de la Grande Guerre : 111 noms (voir ci-après) ;
un nom a été ajouté à la main : Bérard Claude

*Liste des soldats de Sury tombés au champ d'honneur
et morts victimes de la guerre de 1914-1918*

Achard Jean-Louis	Duchez Jean-Marie	Massardier Jean
Barailler Antoine	Dury Antoine	Menu Jean
Bastide André	Dury Gaspard	Mercier Jules
Baudet Antoine	Dussac Antoine	Michalon Jean
Béal Jean-Baptiste	Emonet Jean	Michalon Jules
<i>Bérard Claude</i>	Epercieux Antoine	Michat Marius
Béraud Etienne	Faverjon Jean-Antoine	Moncel Jean
Berger François	Faverjon Louis	Montet Jean-François
Berger Pierre	Forest Benoît-André	Myt Jean
Berger Rambert-Marius	Forest Louis-Philibert	Neyret Claudius
Bertholet Benoît	Forest Pierre	Neyret Jean
Besson Antoine	Fournel Joannès	Neyret Louis
Blanc Jean-Baptiste	Gacon Jean-Baptiste	Neyret Pierre
Boichon Benoît	Galland Pierre	Pallabaud Claude
Boudin Jean-Marie	Gardet Pierre	Palle Jean-Marie
Bourgier Antoine	Gay Célestin	Perrin Joannès-Marius
Brunel Antoine	Genet Emile	Peycelon Pierre
Bufferne Jean-Baptiste	Georget Antoine-Denis	Peyssonneau Francisque
Carle Pierre	Gibernon Jean-Marie	Poncet Claude
Chatain Jean	Gimard François	Pouillon Antoine
Chatain Michel	Giraudier Jean-Marie	Pouillon Philibert
Châtelard Claude	Giraudon Claude	Pouillon Philibert-Joseph
Châtelard Jacques	Hospital Antoine-Simon	Pouillon Philibert-Pascal
Chaud Claude	Jarafoux Antoine	Poyade Benoît
Chazelle Louis	Javelle Jean-Claude	Rambaud Mathieu
Chometon Claude	Jules Claude	Recorbet Michel
Chomette Jean-Marie	Jules Francisque-Antoine	Richard Jean
Chovellon Jean	Lafond André	Riom François
Crépet Joannès	Lascaut Henry-Paul	Rivat Claude
Déchamp François	Lassablère Jean	Rodier Jean-Victor
Deyrat Pierre	Lassablière Jean	Rolle Barthélemy
Donjon Jean-Antoine	Le Coeur Alexandre	Rostand Charles
Drevet Pierre	Lecomte Henry	Saunier Eugène
Drivon François	Lequin Antoine	Vallet Raymond
Dubesset Jean-François	Magand Pierre	Verdier Joseph
Duchez Jean	Malhaire François	Viricelle Jean
Duchez Jean	Martin Pierre	Viricelle Joannès

Mathieu Rambaud : un rêve de paix universelle et juste

Lorsque Maurice Damon m'a proposé de publier dans les cahiers de Village de Forez le petit carnet noir écrit par mon oncle Mathieu, j'étais loin de me douter de l'émotion que l'analyse de ce document allait déclencher. Avec beaucoup de délicatesse et de jugement, il a montré les racines qui motivaient les jeunes de cette époque.

Né en 1896, à Sury-le-Comtal, dans une famille de charcutiers, Mathieu s'engage dans les zouaves à Saint-Maixent en 1915. Il va connaître Verdun en 1916, l'année de ses 20 ans. L'amour de la Patrie dans sa plus pure évocation atteint un sommet de drame épique. En relisant *l'Histoire de France* de Michelet et d'Ernest Lavisse, il avait recopié certaines phrases que j'ai retrouvées sur de petites fiches de carton. En voici quelques extraits (d'Ernest Lavisse) :

La Patrie est une œuvre humaine accomplie au cours des siècles à laquelle travaillent et travailleront les hommes de ce pays.

Je sais bien que je ne verrai pas l'humanité réconciliée et que vous ne la verrez pas non plus. S'il a fallu des siècles pour composer le royaume de France avec ses provinces, qui pourrait dire combien de siècles il faudra pour composer avec des pays aussi différents cette unique nation qui s'appellerait Humanité !

Souhaitons, j'allais dire prions ensemble, que la France demeure forte parmi les nations, qu'elle soit forte par sa Justice. Qu'elle soit forte par sa Liberté.

Que la République persévère, inflexible, à retirer toute autorité publique aux puissances du passé.

Que par elle aucune conscience ne soit offensée dans sa foi religieuse. L'expérience a montré que ces offenses font souffrir cruellement.

Que par l'effet de la Justice et de la Liberté la Patrie soit le bien de tous, aucun Français ne se sentant dédaigné ni meurtri.

Que les Français demeurent fiers de l'honneur mais conscients du péril et que par ce double sentiment indissolublement [soient] unis, pour qu'ils conduisent la marche difficile vers la paix lointaine que nous donnera la future sagesse internationale.

Pourrait-on parler d'utopie ou d'actualité plus brûlante en cette année 2006.

Marie Grange

Publications de *Village de Forez*

sur la guerre de 1914-1918

disponibles Centre Social de Montbrison et à la Diana

- Marie Chèze-Faye, Claude Latta, "Baptiste Faye (1890-1917), un soldat forézien mort pour la France au Chemin des Dames", n° 77-78 de *Village de Forez*.
- Pascal Chambon, "Les morts de 1914-1918 à Gumières," n° 93-94 de *Village de Forez*.
- Joseph Barou, "Les monuments aux morts de Moingt, un exemple d'enjeu dans une lutte d'influence entre l'Église et la République", n° 100 de *Village de Forez*.
- Abbé Jean-Louis Breuil, "Moingt pendant la Grande Guerre", présentation et notes : Joseph Barou, un cahier de *Village de Forez*, 100 p., 2005.
- *La Grande Guerre de Jean Fauchet, lettres d'un Poilu paysan de Champdieu*, présentation et notes Joseph Barou, un cahier de *Village de Forez*, 28 p., 2006.
- Jean Démariaux, "Mémoires de captivité 28 mai 1918 - 14 novembre 1918", n° 103 de *Village de Forez*
- Maurice Damon, Alexandre Guillot, "Saint-Bonnet-le-Courreau (1914-1918), La guerre, les vivants et les morts", *Cahier de Village de Forez*, n° 21

Les Cahiers de Village de Forez, n° 23, septembre 2006

Siège social : Centre Social de Montbrison, 13, place Pasteur,

42600 MONTBRISON

Directeur de la publication : Joseph Barou.

Rédaction : Joseph Barou, Maurice Damon, Claude Latta.

Les cahiers de Village de Forez sont publiés par le **Groupe d'histoire locale du Centre Social** de Montbrison.

Comité de coordination : Claude Latta, Joseph Barou, Pascal Chambon, Maurice Damon, Pierre Drevet, André Guillot.

Comité de rédaction : Geneviève Adilon, Daniel Allézina, Gérard Aventurier, Joseph Barou, Maurice Bayle, Claude Beaudinat, Gérard Berger, Danielle Bory, Roger Briand, Albert Cellier, Pascal Chambon, Jean Chassagneux, Antoine Cuisinier, Edouard Crozier, Maurice Damon, Pierre Drevet, Thérèse Eyraud, Roger Faure, Jean-Guy Girardet, André Guillot, Jean Guillot, Joël Jallon, Marie Grange, Muriel Jacquemont, Claude Latta, Stéphane Prajalas, Jérôme Sagnard, Sophie Sagnard-Lefebvre, Alain Sarry, Marie-Pierre Souchon, Pierre-Michel Therrat, Gérard Vallet.

Dépôt légal : 3^e trimestre 2006

Impression : *Gravo-clés*, 65, rue Tupinerie, 42600 Montbrison.